

Le Samedi

VOL. IV — NO. 26

MONTREAL, 3 DECEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO 6 CTS

LE CALENDRIER DU SAMEDI



DECEMBRE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 3 DÉCEMBRE 1892.



L'homme a fait Dieu à sa propre image.

L'araignée ne trouve jamais de miel dans une fleur.

Le meilleur article que nous ayons encore vu sur le lait, c'est la crème.

Le chirurgien est bien plus concis que le prédicateur en traitant un sujet.

Contradictions humaines :

Plus un viveur est plein, plus il a le rire creux.

La femme a été créée après l'homme, mais depuis ce temps, l'homme est toujours après elle.

Le pickpocket et le philosophe se ressemblent : ils passent tous les deux leur vie dans l'abstraction.

Pour l'homme, avoir de l'argent signifie avoir de quoi manger ; pour la femme, de quoi avoir des toilettes.

Sur la porte d'entrée d'un certain cimetière, on lit l'inscription suivante : " Pas d'admission, excepté par affaire. "

On disait à un individu que chaque fois que l'horloge faisait un tic-tac, le baron de Rothschild gagnait un vingt-cinq sous. — Cristi ! dit-il, il doit avoir fiévreusement peur que sa pendule ne se déränge.

Un individu a enregistré le nombre de baisers qu'il a échangés avec sa femme. Première année, 36500 ; seconde année, 16000 ; troisième année, 3560 ; quatrième année, 120 ; cinquième année, 2. Après cela, il ne s'en souvient plus.

Un prédicateur nègre avait divisé son sermon en deux parties : " Premièrement, dit-il, tout ce qui est compris dans le texte, et secondement, tout ce qui n'est pas compris, et, mes frères, je vais m'entreprendre sur la seconde partie. "

HEUREUSE EFFRONTERIE

Alphonse est arrivé encore plus tard que d'habitude au bureau. Son patron fatigué de l'attendre, a commencé la besogne du commis. Celui-ci arrive enfin.

— Alphonse, lui dit-il, lorsqu'il le voit arriver, cela ne peut pas faire du tout.

Alphonse, (regardant par-dessus l'épaule de son patron). — En effet, monsieur, cela ne peut pas faire du tout ; vous avez entré l'ordre de M. Grosel dans le mauvais livre. Vous auriez bien mieux fait de m'attendre.

IMPARTIALITÉ COMPROMISE

Bouleau. — Je me demande pourquoi tu n'as pas mis Machin dans le jury.

Rouleau. — Il prétend qu'il ne peut pas entendre les deux côtés du procès.

Bouleau. — Comment cela ?

Rouleau. — Il est sourd d'une oreille.

CARRIÈRE DIFFICILE

Mlle Caroline. — Et moi je soutiens que les femmes peuvent faire tout ce que les hommes font.

Lustucru. — Pour ça, non. Une femme ne peut pas être encanteur.

Mlle Caroline. — Pourquoi pas ?

Lustucru. — Imaginez-vous une femme pas mariée se posant devant une assemblée et s'écriant : " Messieurs, tout ce que je veux, c'est une offre. "

PETITE NOURRITURE

Un révérend qui n'a pas reçu de salaire depuis quelques mois, va trouver une de ses ouailles :

— Vous savez, lui dit-il, je n'ai pas le sou et ma famille et moi, nous mourons de faim. Il me faut de l'argent.

M. Durdepaye. — De l'argent ! Prêchez-vous pour de l'argent ? je croyais que vous prêchiez pour le bien des âmes ?

Le ministre. — C'est ce que je fais, mais je ne puis pas manger les âmes ; et si je le pouvais, il m'en faudrait des millions comme la vôtre pour me faire un bon repas.

CES MARIÉS STUPIDES

Madame Poullaiter. — Mais, ne peux-tu pas, au moins, te souvenir de ce que j'étais pour te dire ?
Monsieur Poullaiter. — Non, chère.
Madame Poullaiter. — Tu deviens de plus en plus bête, ma foi !

TEMPS PERDU



Le médecin à un patient qui a marché deux milles pour éviter les honoraires d'une visite à domicile. — Pristi ! Vous êtes trop malade pour sortir. Retournez vite chez vous ; je vais aller vous y voir.

MOTS D'ENFANTS

Le professeur. — Que signifie année bissextile ?
Fernand. — Ça veut dire, un jour d'école de plus.

Bébé. — Maman, avant de me coucher, je veux te demander encore une autre question.

La mère (fatiguée). — Qu'est-ce que c'est ?

Bébé. — Quand les bas ont des trous, qu'est devenu le morceau de bas qu'il y avait avant.

POUR DONNER PLUS DE SATISFACTION

Une dame entre dans un magasin et veut faire fabriquer un couvrepied réversible : un côté avec du satin rouge et l'autre avec de la soie bleue.

Le marchand. — Parfait, madame, et pour ne pas faire d'erreur, de quel côté voulez-vous mettre la soie, et de quel côté le satin ?

AUX DEUX BOUTS DE L'ÉCHELLE

Joséphine. — Je n'ai jamais vu monsieur Grosel, est-il joli ?

Amanda. — Cela dépend des goûts ; pour ma part, je crois que si la beauté avait droit à une pension, monsieur Grosel aurait des taxes à payer.

BIEN POPULAIRE

Pierre. — Est-ce que Tétévide est un auteur bien populaire ?

Louis. — Je te crois, il n'écrit pas une ligne qui ne soit immédiatement censuré.

TOUTE LA DIFFÉRENCE

Il y a près d'une heure qu'un vieillard est dans la boîte aux témoins ; la fatigue l'écrase.

L'avocat. — Monsieur, vous vous dites médecin ?

Le vieillard. — Jusqu'à un certain point, je le suis.

L'avocat. — Comment cela ?

Le vieillard. — Je fabrique des onguents.

L'avocat. — Des onguents pour quoi ?

Le vieillard. — Des onguents pour frictionner la tête et fortifier l'esprit.

L'avocat. — Quel effet, par exemple, l'onguent ferait-il sur moi, si je me frictionnais la tête.

Le vieillard. — Aucun, monsieur ; il faut avoir un commencement de quelque chose pour que l'onguent prenne.

L'avocat ne questionna plus le témoin.

UN SALMIS DE GRAMMAIRE

Mademoiselle, dit un jour mademoiselle *Virgule* à mademoiselle *Cédille*, avant de nous lier, j'ai voulu prendre des renseignements sur votre caractère, et j'ai appris par mademoiselle du *Tréma*, qui, par *Parenthèse*, vous connaît depuis longtemps, qu'il n'est pas des plus agréables ; veuillez donc renoncer à tout *Trait d'union* entre nous.

Mademoiselle *Cédille*, piquée au vif par ces paroles prononcées d'un *Accent grave*, répondit d'un *Accent aigu* :

—Mademoiselle, je...

—Assez, Mademoiselle, *Point d'exclamation*, car je ne subirai *Point d'interrogation* !

La pauvre *Cédille*, sous le coup d'une telle *Apostrophe*, courba la tête en matière d'*Accent circonflexe*, et, toute confuse, sortit en serrant les *Deux points*.

BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

LA COMÈTE

Depuis quelque temps, dit-on, une comète double se promène dans l'espace à grandes enjambées et se dirige sur nous. Il y a des savants qui prétendent qu'elle a passé, l'autre soir, dans le voisinage (à quelques millions de lieues seulement), et qu'elle nous a lèchés du bout de sa queue, ce qui nous a gratifiés d'une pluie de cailloux qui serviront à faire du macadam à bon marché. D'autres savants affirment qu'elle n'est pas encore arrivée mais qu'elle approche et que son influence se fait déjà sentir. Enfin une troisième catégorie de savants soutient que la comète est un canard et une immense blague.

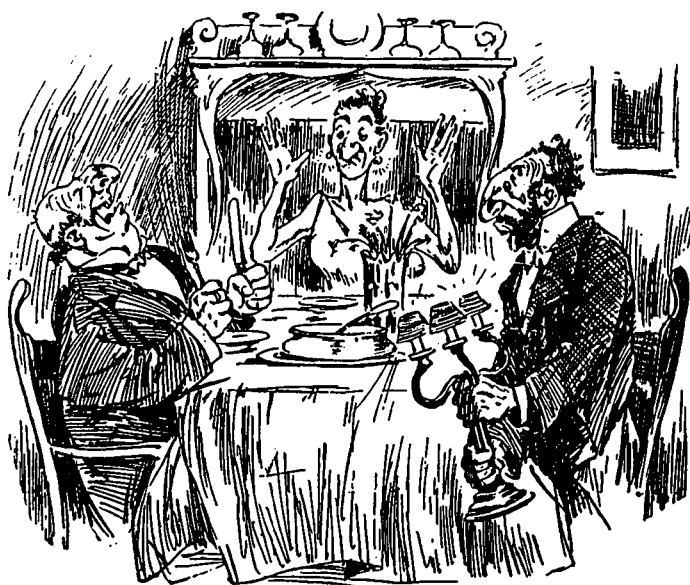
Or, moi, je suis de l'avis de la deuxième catégorie. La comète existe et nous influence en se rapprochant ; je vous en donne une preuve.

Au dîner des Etudiants en droit, dégusté samedi dernier, et dont *La Minerve* donne un compte-rendu, j'ai constaté des bouleversements d'idées inconcevables, si l'on n'admet pas l'influence de la comète.

Ainsi on lit en toutes lettres que notre estimable ami P. D..., à qui, jusqu'à ce jour, personne n'aurait supposé des tendances subversives de la morale et de la saine philosophie sociale, aurait dit :

"La science comme la société ne peut nuire, si elle n'a pas de fortes croyances."

BONNE PRÉCAUTION



—Ote le céleri, Rebecca ; ton père va éternuer.

Oh ! là ! là ! et il aurait dit cela sans que... Non, non, attendons. Notre ami P. D... nous expliquera que c'est la faute à la comète.

O coquille de comète !

Que donc ça s'ra
Quand que ne pass'ra !

SCRONGNIEU.

NOMBRES APPROPRIÉS AUX HOMMES CÉLÈBRES

Les 14 du mois ont été généralement favorables aux Français, faisait observer, dans la soirée du 14 mai 1610, le célèbre Scipion Duplex, maître des requêtes de la reine Marguerite de Valois, avec laquelle il s'entretenait ce jour-là. Cette princesse étant née le 14 mai 1552, Duplex flattait ingénieusement son amour-propre en lui rappelant d'heureux événements historiques arrivés à pareille date :

Ainsi, le 14 mai 1509 avait eu lieu la bataille d'Aignadel gagnée par Louis XII contre les Vénitiens.

Le 14 septembre 1515, la bataille de Marignan, gagnée par François I^{er} contre les Suisses, et que le maréchal de Trivulce appelait un combat de géants.

Le 14 avril 1544, bataille de Cérisesoles, gagnée par le jeune duc d'Enghien contre Dugast, général de Charles-Quint.

Le 14 janvier 1553, levée du siège de Metz par Charles-Quint.

14 mars 1590, bataille d'Ivry, gagnée par Henri IV contre le duc de Mayenne.

Et, au moment même où il évoquait ce glorieux souvenir, ce même Henri IV succombait, sous le poignard de Ravailac, dans la rue de la Ferronnerie...

C'est surtout Henri IV qui eut, on peut le dire, l'obsession du chiffre prédestiné.

Voici, d'après Saint-Foix, la recherche curieuse qui fut faite sur le nombre 14 par rapport à Henri IV.

Il naquit 14 siècles, 14 décades et 14 ans après la nativité de Jésus-Christ. Il vint au monde le 14 décembre, gagna sa plus importante bataille, celle d'Ivry, le 14 de mars, et mourut le 14 de mai ; il a vécu quatre fois quatorze ans, quatre fois quatorze jours, quatorze semaines, et il y a quatorze lettres en son nom, Henri de Bourbon.

Sa première femme, Marguerite de France, était née le 14 mai 1552.

Enfin, le président Hénault, renchérissant sur le tout, cite des lettres patentes du roi Henri II qui ordonnent l'élargissement de la rue de la Ferronnerie pour faciliter au roi le chemin du Louvre à l' Arsenal et il fait observer que ces lettres furent données le 14 mai 1554, cinquante-six ans (4 fois 14) avant l'assassinat de Henri IV.

Entre l'année où Henri IV fut assassiné (1610) et celle où Louis XVI fut détrôné (1792), il s'écoule un nombre d'années qui est un multiple de 14.

Le nombre 14 fut d'ailleurs le nombre fatidique des Bourbons.

Louis XIII mourut, comme Henri IV, son père, un 14 de mai.

Il avait quatorze ans quand il tint les États généraux de 1614.

Le plus grand roi de la race de Henri IV fut le quatorzième roi de France du nom de Louis.

Louis XIV monta sur le trône en 1643, mourut en 1715, vécut soixante-dix-sept ans. Or, en additionnant les chiffres dont se compose chacun de ces nombres, on trouve 14.

LE RUDE CHEMIN DE LA VIE



—Je veux bien croire qu'il n'y a pas long de la Place d'Armes au carré Victoria, mais il y a large.

Louis XV mourut en 1774.

Louis XVI régnait depuis quatorze ans quand il convoqua les États généraux qui devaient faire la révolution.

Pour Louis XVI, le nombre avait monté d'un multiple.

Le chiffre 21 se rencontre obstinément dans sa vie et dans son règne.

21 avril 1770, son mariage à Vienne.

21 juin de la même année, accidents nombreux le jour des fêtes du mariage à Paris.

21 janvier 1781, fête à l'Hôtel de Ville pour la naissance du Dauphin.

21 juin 1791, fuite à Varennes.

21 novembre 1792, abolition de la royauté.

Les rapports de la commission dite des Vingt et un l'envoient à l'échafaud le 21 janvier 1793.

Et, à ce propos, on faisait remarquer que le mois de septembre était un mois particulièrement fatal à Louis XVI. Mais ne pourrait-on en dire autant du mois de juin, dont nous avons noté ces quelques éphémérides ?

Des quatre enfants issus de son mariage, trois sont morts dans le mois de juin :

Marie-Sophie de France, seconde fille du roi, meurt le 19 juin 1787 à Versailles.

Louis-Joseph-Navier-François, dauphin de France, meurt à Meudon le 4 juin 1789.

Louis-Charles, duc de Normandie, devenu dauphin de France, meurt au Temple le 8 juin 1795.

Madame Victoire, tante de Louis XVI, meurt également en juin, le 8 juin 1799.

Louis XVI manque de se blesser mortellement à la chasse le 9 juin 1777.

Durant le cours de la révolution, les événements les plus malheureux pour l'infortuné roi se produisent en juin : le 20 juin 1789, séance du Jeu de Paume à Versailles ; insurrection du Tiers-Etat contre l'autorité royale.

Le 20 juin 1792, irruption des Faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau chez le roi, au château des Tuileries.

Le 21 juin 1791, Louis XVI est arrêté à Varennes ; le 22, il est dirigé sur Paris, où il arrive le 25. Le même jour, le roi et la famille royale rentrent au château des Tuileries, où ils sont constitués prisonniers par un décret de l'Assemblée nationale. Enfin, dernière particularité : Louis XVI n'a voyagé que trois fois dans son royaume, et c'est toujours dans le mois de juin : car, s'il partit le 20 juin 1786 pour Cherbourg, et, à pareil jour, en 1791, pour Varennes, il était parti, le 5 juin 1775, de Versailles pour la ville de Reims, où il fut sacré le 11.

POST-CALÉ.

(De l'Intermédiaire.)

—Oui, disait le jeune avocat à son père scrupuleux mais peu instruit, je ne prends que les causes honoraires.

LE PHOTOGRAPHE AMATEUR



I
Une fois la passion prise, la chambre à coucher même est couverte en laboratoire.



II
Le fait est que malgré les soifs les plus dévorantes on n'ose plus rien boire.



III
Il monopolise le seul bain de la maison.



IV
Jusqu'au filtre qui sert exclusivement à ses expériences.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Taupin demande l'heure au vieux Mardochée.
—J'ai trois heures, suggère celui-ci ; mais ma montre retarde perpétuellement.
—Sans doute, suggère Taupin... ça use moins le grand ressort !!!...

Chez le dentiste.
—Que pensez-vous de ma mâchoire ?
—Mon cher Monsieur, vos dents sont magnifiques !
—Alors, qu'allez-vous faire ?
—Peu de chose. Il suffira d'en arracher une dizaine et de plomber les autres.

Guibollard a voulu tâter de la chasse au loup, et il a été dévoré.
Mme veuve Guibollard s'en va trouver un photographe pour qu'il perpétue les traits du défunt.

—Avez-vous un portrait quelconque de lui, demande l'exploiteur de rayons de soleil, un cliché, si rudimentaire soit-il ?
—Non, Monsieur, mais j'ai apporté son permis de chasse.

On annonce que le gouvernement français vient d'interdire la circulation de toutes les pièces suisses.

—Diable ! dit un jocrisse, et moi qui me proposais toujours d'aller voir *Guillaume Tell*.

Z... a un frère avec lequel il est brouillé. On demandait hier, à son petit garçon, en lui montrant son oncle :

—C'est votre oncle, ce Monsieur ?
—Oh ! non !
—Mais c'est le frère de votre père !
—C'était son frère... Quand il était petit.

Épithaphe cueillie dans un cimetière :

CI-GIT

HIPPOLYTE X..., MARCHAND DE COCHONS

Regretté des siens

Ramolot chez le photographe :
—Comment vous ferai-je votre portrait ? Monsieur ? demande l'opérateur. A fond réel ? En dégradé ?

Ramolot, (se redressant furieux).—Comment : en dégradé ? Espèce de malhonnête. En grande tenue, au contraire.

Petit dictionnaire... approximatif :

—Bourreau : Entrepeneur de mort subite.
—Guillotine : Lucarne donnant sur l'éternité.
—Maquillage : Tatouage civilisé.
—Moriboud : voyageur qui ne demande qu'à manquer le convoi.
—Tortue : Animal qui court ventre à terre.
—Potence : le plus désagréable des instruments à corde.

Un banquier quelque peu Juif interroge son fils qui revient de l'école :

—Voyons, mon petit Daniel, comment distinguerais-tu une bonne action d'une mauvaise ?
—Rien de plus simple, papa ; les bonnes actions montent et les mauvaises baissent.

Réflexion d'un duelliste qui a bon appétit :
—L'acier, comme la soupe, a besoin d'être bien trempé.

Dans une réunion publique, P... est à la tribune :

—Citoyens, s'écrie-t-il, j'ai passé ma vie à servir mon pays !
(Applaudissements unanimes.)
P... est un ancien maître d'hôtel.

LE PHOTOGRAPHE AMATEUR—(Suite).



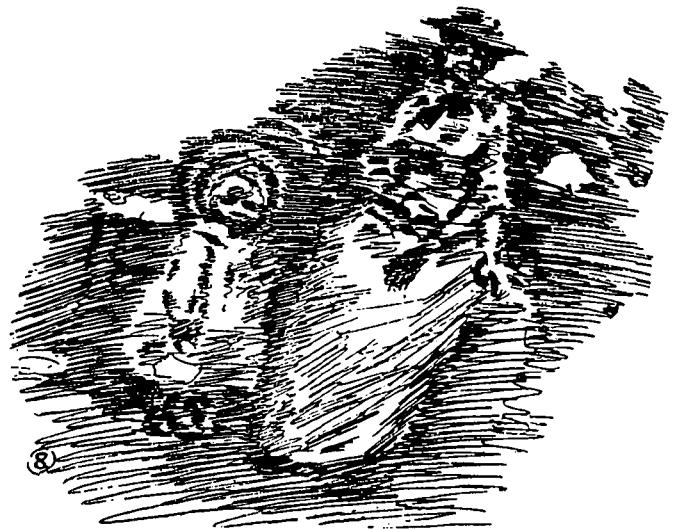
V
Comme un bandit il se tient au coin d'un rocher pour attraper une cue au passage.



VI
On ne peut ouvrir un livre sans y trouver une douzaine d'épreuves noircies.



VII
Le salon est couverti en séchoir.



VIII
Et tout cela pour obtenir le résultat ci-dessus.

En Cour d'assises.

Le président, (bon enfant). — Voyons, accusé, reconnaissez que vous êtes l'assassin.

L'accusé, (mielleux). — Mon pésident, entre nous, vous ne me connaissez pas ; mais est-ce que vous me croyez capable d'avoir commis un crime pareil ?

Calino donne quelques leçons à son fils.

—Papa, qu'est-ce que c'est qu'un maître d'armes ?

—Un maître d'armes, c'est un tire-botte.

—Je vais me faire faire un costume militaire pour me préserver du choléra.

—..... ?

—On risque trop quand on est hambourgeois.

Un voyageur demande à son hôtelier pourquoi il appelle le vin qu'il vient de lui servir du vin de Bordeaux ?

—Oh ! je n'y mets pas d'entêtement, répond avec bonhomie l'hôtelier ; je l'appelle aussi du Bourgne à l'occasion.

Mme de X... a donné l'ordre à son jardinier de lui envoyer chaque semaine des œufs de ses poules.

Elle n'en reçoit jamais, sous le fallacieux prétexte que les poules ne pondent pas.

Cependant elle arrive à la campagne à l'improviste et découvre dans sa basse-cour une quantité d'œufs.

—Qu'est-ce que vous me disiez donc ? dit-elle au jardinier fort décontenancé.

—Ma foi, madame, je ne comprends rien à ces bêtes-là ! Pour sûr, c'est le plaisir de voir Madame !

On parle devant Maboulin d'un de ses amis, atteint d'une bronchite capillaire et dont l'état est considéré comme désespéré.

—Il y a un moyen de la sauver, s'écrie cet abruti de Maboulin.

—Lequel ? dit X ..

—C'est de lui couper les cheveux.

Un peu vieux, mais toujours drôle :

Un monsieur entre dans un magasin de musique.

—Vendez-vous des morceaux de piano ? demande-t-il à un employé ?

—Non, Monsieur, nous ne vendons que des pianos entiers.

Au cercle :

Deux jeunes pontes veulent absolument se battre, mais on ne peut s'entendre sur le choix des armes.

—Vous ne voulez ni de l'épée, ni du pistolet, ni du sabre de cavalerie, dit un des témoins ; alors, je propose le piquet... au premier cent !

Il ne faut jamais se fier aux apparences, disait hier à un de ses jeunes confrères un médecin arrivé.

—Sauf quand il s'agit de toi...

—Comment cela ?

—Dame ! à te voir toujours en habit noir et en cravate blanche, les clients ne doivent pas s'y tromper. Ils savent bien que tu portes leur deuil.

Au Conseil de révision :

Le préfet. — Jeune homme, quel est votre culte ?

Le conscrit. — Cult...ivateur, Monsieur le préfet.

Entre cuisinières :

—Alors, tu vas quitter tes bourgeois ?

—Je te crois ; en voilà une boîte ! Ils étaient d'une exigence !... Figure-toi que monsieur voulait qu'on lui cirât ses bottes tous les jours, même quand il n'avait pas plu la veille !

Au pays des vignobles :

—Voyons, père Mathurin, franchement, y a-t-il du vin ?

—Du vin, il n'y en a pas... Mais il s'ra bon !

Toto a pris un journal qu'il lit à sa petite sœur :

" Impôt sur les blés durs. "

—Qu'est-ce que c'est que les blés durs ? demande la petite fille.

—Dame ! répond Toto, ce doit être les blés qui servent à faire le pain rassis.

Maman débarbouille le petit Georges à l'eau froide, et le bambin pleure à fendre l'âme.

—Regarde le petit chat, lui dit sa mère, il se nettoie tout seul, sans pleurer...

—Justement ! dit Georges en sanglotant, il ne se lave pas avec de l'eau froide, et il est propre tout de même !

Champoireau entre dans un magasin où il achète quelques bibelots.

A moment de payer, il jette sur le comptoir une pièce qui rend un son suspect.

—Cette pièce est fausse, dit le marchand.

Champoireau la prend, la tourne, la retourne, et, voyant qu'elle porte le millésime de 1837 :

—Ça, une pièce fausse ? Allons donc ! depuis 1837 on s'en serait aperçu !

LA PAIX DES MÉNAGES



Madame Latulippe. — Voilà un quart d'heure que je te parle et tu n'as pas un mot à me répondre ! C'est ta malheureuse chiquie qui t'empêche de parler, je suppose ?

Le père Latulippe. — Ah ! Marianne, pourquoi n'apprends-tu pas à chiquier ?

TRUITES AUX TOMATES

« Grande nouvelle, monsieur le curé ; notre fermier vient de nous apporter trois magnifiques truites du gave. Justine doit les préparer à cette sauce aux tomates que vous connaissez et dont elle a le secret. Venez demain la goûter au dîner. Mon mari et moi comptons sur vous.

« JEANNE ARTIX. »

Telle était l'invitation que l'abbé Lopez, curé de l'église du Saint-Esprit, à Bayonne, venait de recevoir de madame Artix, la femme du notaire dont les panoneaux brillants tirent l'œil à la façade de l'une des plus belles maisons de la rue du Gouvernement.

Un saint homme que l'abbé Lopez, point gourmand, mais seulement un tantinet gourmet, — ce qui n'est pas défendu, — et, en cette qualité, il avait un faible pour les truites aux tomates, surtout quand ce plat succulent était préparé par Justine. — Car le digne curé était le commensal assidu de la famille Artix.

Il nous faut reconnaître qu'il n'y avait, en effet, que Justine, à Bayonne et dans tout le pays basque, pour préparer les truites aux tomates. Une fois farcies dans une juste mesure avec un hachis d'excellentes truffes, de champignons et de fines herbes, les truites, la tête bien et dûment ficelée dans son enveloppe de papier huilé, cuisaient d'abord dans un court-bouillon savamment préparé. Puis, Justine, après les avoir retirées, égouttées et panées, les faisait frire avec un soin particulier et les servait entourées d'une sauce aux tomates, fondue de telle sorte que l'eau en venait à la bouche rien qu'en y songeant.

Aussi, l'abbé Lopez s'était-il empressé de vivement remercier madame Artix et de l'assurer qu'il n'aurait garde de manquer à ce succulent festin.

Et, pendant que le saute-ruisseau de l'étude emportait sa réponse, l'abbé ne se lassait pas de relire le petit carré de bristol et savourait d'avance l'arôme mélangé des truffes, des champignons et des fines herbes se mariant agréablement avec le goût des truites et des tomates. Son visage avait une expression doucement réjouie qui faisait plaisir à voir lorsqu'un petit coup, légèrement frappé à la porte, le tira de son agréable rêverie.

Un employé de pompes funèbres venait le prévenir que l'enterrement d'Esquierry — le savetier à qui, la veille au soir, il avait porté les saintes huiles et qui était mort dans la nuit — aurait lieu le lendemain matin à neuf heures.

C'était un pauvre diable malchanceux que le savetier Esquierry : il avait peiné toute sa vie pour gagner bien juste de quoi se nourrir avec sa femme et ses enfants et il s'en allait de ce monde,

précocement usé par les fatigues et les privations, au moment même où il allait pouvoir se reposer un peu et souffrir quelque jouissance ici-bas !

Cette pensée assombrit un instant le front du digne curé, car Esquierry et sa femme étaient des braves gens qu'il estimait ; — et, est-il besoin de le dire, son faible pour les talents culinaires de Justine ne l'empêchait nullement de songer à ses paroissiens et de leur être dévoué.

Puis, après s'être dit que l'enterrement était pour neuf heures et que, par conséquent, tout serait terminé bien avant l'heure du dîner, l'abbé Lopez recommença à rêver aux truites aux tomates et, la chaleur aidant, ne tarda pas à s'endormir béatement, les papilles du palais doucement chatouillées par le goût anticipé de ce mets délicieux.

Il est bon de remarquer que, dans tout le pays basque, on dîne à midi et que ce repas est le seul repas sérieux de la journée. C'est celui auquel on convie les parents ou les amis ; le souper compte à peine.

Pauvre Esquierry !... Mort à la veille de satisfaire l'ambition de toute sa vie !... Mort sans avoir pu réaliser son rêve incessant, son désir le plus troublant !...

Car, tout savetier qu'il était, Esquierry avait un désir, une ambition, un rêve...

Les poètes, les artistes rêvent constamment à un idéal qu'ils désespèrent d'atteindre et qui les rend indifférents aux misères et aux tribulations banales de l'existence. Certains souverains sont rongés de l'ambition d'asservir les peuples voisins, d'agrandir leur empire et de dominer sur les autres puissances. L'employé de ministère attend patiemment la moindre augmentation de traitement et supporte humiliations, vexations, passe-droits, dans l'espoir et le désir de devenir un jour sous chef et de jouir à son tour de l'aplatissement de ses subordonnés. Mais un savetier, que peut-il désirer ?... que lui est-il permis de rêver ? en quoi peut consister son ambition ?...

Son idéal devrait être, semble-t-il, d'abandonner un jour son échoppe, — les ressemelages et les réparations de vieilles chaussures, — pour devenir cordonnier établi avec un magasin et devanture sur rue. Sans doute, Esquierry avait quelque peu, comme bien d'autres, ce désir parfaitement légitime, mais son rêve le plus troublant, le plus acharné avait pour objet quelque chose de bien plus simple ; il était moins difficile à réaliser. En effet, le bonhomme était modeste et ne recherchait nullement les satisfactions de la fortune ou d'un hâtif succès industriel.

Donc, depuis qu'il avait eu l'âge d'homme, Esquierry s'était toujours promis, dès qu'il aurait pu amasser la petite somme nécessaire, de se faire confectionner une redingote et d'acheter un chapeau haute forme pour aller en famille faire sa promenade du dimanche sur les allées qui conduisent à la barre de l'Adour.

Voilà tout simplement quelle avait été l'ambition de sa vie entière. Il semblait au pauvre diable de savetier que l'acquisition de cette redingote et de ce chapeau le ferait définitivement entrer dans la bourgeoisie. Et Esquierry, brave et honnête travailleur, voulait être un bourgeois avant de mourir.

Faute d'argent, il s'était marié en veste et en bérêt : depuis son mariage, les besoins croissants de la famille l'avaient toujours, d'année en année, empêché d'acheter redingote et chapeau. Dans ces derniers temps seulement, comme les enfants commençaient à devenir grands et à gagner quelque argent à leur tour, les économies avaient pu être un peu plus fortes et Esquierry — qui, maintes fois, avait fait part à sa femme de ses projets longuement caressés — se réjouissait à la pensée que, à Pâques prochaines, il

pourrait enfin paraître à la grand'messe avec le vêtement de ses rêves.

Hélas ! la mort était venue à son chevet quelques semaines trop tôt, et — tout comme le souverain ambitieux, le poète à la voix d'or, le famélique expéditionnaire — l'honnête et persévérant savetier n'avait point pu attendre son idéal !...

Cette amère désillusion, ce dernier et dur mécompte empoisonnait les derniers instants d'Esquierry — car il se voyait mourir.

Tout à coup, une idée prit naissance dans son cerveau affaibli et ses traits se détendirent peu à peu. Il se souleva péniblement sur le coude et appela la douce et fidèle compagne de sa vie, la confidente de ses espérances et de son désir.

— Femme, lui dit-il, je vais mourir sans être allé à la messe en redingote. L'argent est là dans le tiroir de la commode ; mais la mort vient trop tôt. Si tu voulais, je mourrais moins triste et plus tranquille...

— Mais tu n'en es pas là, Esquierry ; tu guériras bientôt, interrompit la pauvre femme, désireuse de calmer les appréhensions de son mari.

— Je sais ce que je dis, femme ; je sens que je ne m'en relèverai pas. Veux-tu me promettre une chose ?

— Tu sais bien, Esquierry, que je ferai tout ce que tu voudras.

— Eh bien ! lorsque je serai mort, fais aussitôt venir le tailleur pour qu'il me confectionne, à la hâte, une redingote dont tu me revêtiras avant de m'envoyer au cimetière. Au moins, je partirai pour le grand voyage habillé en bourgeois. Me le promets-tu ?

— Oui, mon pauvre homme, je te le promets : mais calme-toi et laisse-toi guérir...

— Je sais ce que je dis, répéta le moribond, qui reposa sa tête sur l'oreiller avec un pâle sourire de satisfaction.

La promesse faite à un mourant est chose sacrée. Esquierry mourut dans la nuit. Dès le lendemain matin, le tailleur était appelé auprès du défunt, et, après mesures prises, s'engageait à livrer dans les vingt-quatre heures l'ouvrage commandé.

À midi précis, le couvert était dressé chez madame Artix, et, vraiment, la table faisait plaisir à voir avec les corbeilles de fleurs printanières, la vaisselle, les cristaux et l'argenterie symétriquement placés sur la nappe éblouissante de blancheur. La maîtresse de la maison avait jeté un dernier coup d'œil au service, et depuis un instant déjà avait rejoint son mari au salon pour y attendre leur invité.

La pendule marqua successivement midi cinq, midi dix, midi et quart, midi vingt — et l'abbé Lopez n'arrivait pas... Justine se désolait dans la cuisine, à la pensée que la sauce aux tomates perdait son moelleux et ne serait plus mangeable... M. et madame Artix ne savaient que penser, et n'osaient se décider à se mettre à table sans l'abbé Lopez.

EN COLLABORATION



Le poète. — « Mamelouk ! » Quelle est la rime de mamelouk ? Si, comme les poètes inspirés, je pouvais être frappé d'...

Pourtant, il fallut se décider, s'y résoudre quand sonna la demie. Mais le repas était triste. Quel grave motif avait pu empêcher le curé d'être exact en une pareille circonstance?—et sans prévenir encore... Pourvu qu'il ne lui fût arrivé aucun accident... Voilà ce que se demandaient anxieusement le notaire et sa femme.

Enfin, comme on commençait à attaquer la volaille, un coup de sonnette retentit à la porte de la rue et bientôt apparut l'abbé Lopez rouge et essoufflé.

—Mille excuses, chère madame, balbutia-t-il en entrant; ne m'en veuillez pas trop, monsieur Artix; je n'ai pu arriver plus tôt.

—Il ne vous est rien survenu de fâcheux, au moins, monsieur le curé?

—Rien de fâcheux, merci bien. Seulement, c'est le mort qui s'est fait attendre à l'enterrement.

—Quel mort?... Quel enterrement?... demandèrent en même temps M. et madame Artix.

—Ah! en effet, vous ne savez pas, je viens d'enterrer Esquierry.

—Esquierry! Le savetier dont l'échoppe est à la tête du pont?

—Oui, madame, le pauvre homme est trépassé de l'autre nuit. L'enterrement devait avoir lieu ce matin à neuf heures. Eh bien! quand on est allé pour mettre Esquierry en bière, il n'était pas prêt et il m'a fallu l'attendre pendant près de trois heures pour pouvoir commencer son enterrement.

—Comment!!! pas prêt!...

—Eh! oui, son tailleur lui avait manqué de parole et n'avait pas encore apporté sa redingote.

Déjà, M. et madame Artix commençaient à croire que l'abbé Lopez avait le cerveau dérangé et le regardaient avec inquiétude, lorsque le digne curé les mit au courant de la dernière fantaisie d'Esquierry et leur apprit que la femme du savetier n'avait pas voulu laisser mettre en bière le corps de son mari sans qu'il fût bien et dûment habillé en bourgeois. Or, comme le tailleur, malgré toute sa diligence, n'avait pu apporter la redingote qu'à onze heures, l'enterrement avait, par suite, été retardé de telle sorte qu'il avait hélas! trop largement empiété sur l'heure du dîner.

—Consolez-vous, monsieur le curé et asseyez-vous là. On vous a gardé votre portion de truite; vous allez rattraper le temps perdu.

A peine madame Artix finissait-elle de parler, que la cuisinière, les traits tout bouleversés, entra comme un coup de vent.

—Qu'y a-t-il donc, Justine? lui demanda la maîtresse de maison.

—Un grand malheur, madame. Le chat a profité d'un moment que j'avais le dos tourné pour voler la truite que je tenais au chaud pour M. le curé.

Madame Artix, vivement contrariée, allait fortement gronder la cuisinière de sa négligence; l'abbé Lopez la prévint.

—Ne vous désolez pas, madame, je vous en prie, lui dit-il; je me rattraperai sur la volaille. Que me voulez-vous! si, grâce à Minet, je suis privé de truites aux tomates, au moins Esquierry a maintenant sa redingote. Un homme de satisfait sur deux, c'est déjà beaucoup. On ne peut pas tout avoir à la fois.

FR. DESPLANTES.

LA LOI DES EXPÉDIENTS

Le médecin.—Dites-moi pourquoi vous m'écrivez pour me dire que vous souffrez d'une pleurésie, tandis que vous avez le petit rhumatisme?

La malade.—Je vais vous dire, docteur, il n'y avait pas un chat dans la maison qui savait écrire rhumatisme.

ÇA DÉPEND DU POINT DE VUE

Clara.—Tu ne sais pas, ma chère, monsieur Flatteur m'a dit qu'hier soir je me trouvais parmi les plus belles au bal.

Alice.—En effet, je me rappelle t'avoir vue parmi elles.

QUEEN'S THEATRE

"CURRENT CASH"



Cette comédie-mélodrame a été accueillie avec une faveur marquée au Queen's Théâtre. La salle était remplie et le succès a été brillant.

La représentation du "Current Cash" s'ouvre par un prologue de grand effet. Le décor nous montre les ruines d'un fort de l'Afghanistan. Puis succède une scène de bataille. Hughes et Afghans sont aux prises. Le tableau est saisissant. Dix ans après, le drame s'engage. Les situations sont magistralement amenées. L'intérêt va croissant jusqu'au dénouement, et une fine comédie bien placée plaît au spectateur, l'amuse et le repose des fortes émotions.

Mais encore qu'une pièce soit bonne, il lui faut de bons acteurs pour la faire valoir. La troupe du "Current Cash" a grandement fait son devoir. Il y a de forts acteurs dans cette troupe. Les rôles sont consciencieusement remplis. Les principaux personnages sont représentés par les acteurs suivants:

Mark Milton, Benjamin Graham; Major Gordon Challis, M. J. Jordan; Colonel Carrington, Gus. Franklin; Caporal Patrick Booles, Chs E. Verner; Grace Milton, femme du caporal, Mlle Maud Hosford; Reverend Lincoln Green, Samuel Edwards; Hon. Henry Chafferton, Chas. Burke; One eye, inconnu; Sybil Milton, sa fille, Mlle Agnes Young; Delia Challis, Mlle Kate Alma; Soldats afghans, etc.

MM. Benjamin Graham, Chas Burke et Mlles Maud Hosford, Kate Alma ont remporté les honneurs de la soirée.

Les amateurs de drame militaire devront profiter de l'occasion. Les habitués, de leur côté, auront une excellente soirée d'amusements au Queen's Théâtre, toute cette semaine.

La semaine prochaine: STRUGGLE OF LIFE.

IL FAUT SAVOIR LE TOUR

Aline.—C'est drôle, mais je ne trouve pas du tout que monsieur Lebeau a pour deux sous de conversation.

Blanche.—Il est venu me voir hier soir. (faisant jouer son anneau de fiançailles) et j'ai trouvé qu'il avait une conversation très engageante.

LE SILENCE EST D'OR

La nièce (montrant ses cadeaux de nocces).—Je veux vous les montrer tous, afin que vous ne m'envoyiez pas quelque chose en double. Vous savez, deux cadeaux pareils, ça ne fait pas.

L'oncle.—Qu'est-ce que cela?

La nièce.—C'est un chèque de papa pour deux mille piastres.

L'oncle.—C'est justement ce que j'avais l'intention de t'envoyer, mais puisque deux cadeaux semblables ne conviennent pas, je te donnerai cinq cent piastres.

PETITE SCÈNE DE MÉNAGE

Elle, (après la première querelle).—Mon Dieu, que je voudrais donc mourir!

Lui.—Moi aussi, Seigneur!

Elle.—Alors je ne veux plus mourir!

Et la chicane reprend.

PAS SI FOU POUR UN FOU!

Un étranger visite un asile d'aliénés. Tout à coup il voit un des détenus traînant une brouette sens dessus dessous.

L'étranger.—Dites donc, l'ami, pourquoi traînez-vous votre brouette à l'envers?

Le fou.—Me prenez-vous pour un fou; si je la mettais comme il le faut, on mettrait quelque chose dedans.

UNE PETITE RÉFLEXION

Le délégué.—Notre ami Boiesec est mort et les membres du club veulent lui élever un monument.

Le statuaire.—Voulez-vous une inscription?

Le délégué.—Simplement "Hic facot."

Le statuaire.—Rien de plus?

Le délégué.—Vous pourriez peut-être mettre le Hic entre parenthèse.

UN REMPLAÇANT

Madame Erin.—N'avez-vous pas un perroquet qui jure?

Le marchand.—Non, mais je crois que je pourrais vous en procurer un. C'est une singulière demande que vous me faites là.

Madame Erin.—Je vais vous dire; mon mari est absent pour quelques mois, et je commence à m'ennuyer un peu toute seule à la maison.

PAS ENTHOUSIASTE

Bouleau.—Sais-tu que je n'aime pas du tout cette idée de la transmigration des âmes après la mort.

Bouleau.—Pourquoi donc?

Bouleau.—Imagine-toi que tu es transformé en âme, et qu'on se sert de toi pour transporter les pierres de ton propre monument.

QUE LE TEMPS PASSE VITE!

Elle.—Pensez-y donc, Jules! Il y a déjà vingt-quatre heures que nous sommes fiancés!

Lui.—Oui, et il me semble que ce n'est que d'hier.

UN CHAMPION

Henri (jouant au billard).—Ma vérité; plus je joue, plus je joue mal.

Alphonse.—Il doit y avoir longtemps que tu joues, n'est-ce pas?

THÉÂTRE ROYAL

"THE FIRE PATROL"



La scène se passe d'abord à Deadwood, dans l'ouest américain. Au premier acte, les rivaux se rencontrent, il y a duel. C'est une série de coups de théâtre, genre mélodrame, très saisissants.

Le dénouement a lieu à New-York. Le bandit de l'ouest rencontre le châtimement et tout finit bien. La "Fire Patrol" est du genre de la "Midnight Alarm" "One of the Bravest."

C'est le genre à effet, et sur l'esprit populaire, rien de tel pour impressionner. La mise en scène et le décor sont d'une réalité, d'une vérité étonnantes.

Les principaux acteurs, MM. W. W. Bittner, T. Hampton, Wilson Enos et Mlles Gertrude Berkley, Idella Mac Donell, Alice Endress et Kate Medinger, ont été vivement applaudis.

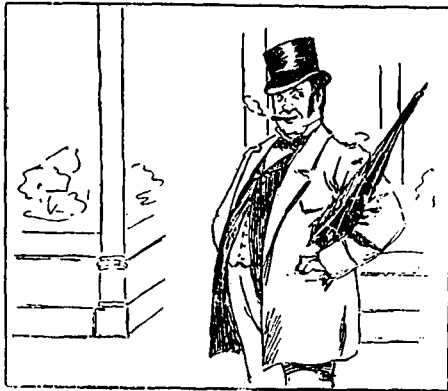
Le Royal fera une excellente semaine. La représentation est digne du patronage public.

La semaine prochaine: THE LONDON GAY GIRLS.

ÉVITEZ D'ÉCRIRE VOTRE NOM



I
Monsieur Lalume. — Tes magasins, ça m'ennuie. Rentre seule ; je vais fumer à la porte.



II
—Fichtre ! Il y a de jolies filles par ici !



III
—Pardon, madame ; mais je vois que vous avez oublié votre parapluie....



IV
—...Si, comme vous le dites ce n'est que pour traverser la que et rue vous reveniez tout de suite, le mien est à vos pieds.



V
—Eh ! mon Dieu, non ; ne parlons donc pas de ça ! Ce n'est rien.



VI
(A sa femme). — Mon parapluie ! Un tour comme il ne m'en est jamais arrivé, ma femme. J'étais là tranquille quand un cheval à l'épouvante s'est accroché dedans ; il me l'a mis en aiguillettes. Il ne m'est pas resté une baleine dans la main. Mais rien, là !



VII
(Le soir à la maison.)
La jeune dame de l'après-midi qui veut lui donner une leçon. — Tiens Johnny, voici ton parapluie. Comme tu ne m'as pas attendue, je viens te le rapporter. Je suis honnête, moi.



VIII
—Tonnerre de chien malade ! Quelle idée avais-je eue de graver mon nom et mon adresse sur ce parapluie !

LA MORT DU CHANTRE

Quand j'étais gamin—il y a plus de trente ans—le père Jacques était chantre au lutrin de la paroisse de Chaillac, un gros bourg perché sur une colline, là-bas, dans un coin de ce Bas-Berry si pittoresque et si négligé des touristes.

Depuis combien d'années faisait-il sonner sous les voûtes de l'Eglise sa rude voix de baryton ? Je ne saurais le dire. Pour les garçonnetts de mon âge, le père Jacques n'était pas un chantre, c'était le chantre, le seul, l'unique, l'incomparable ; c'était le plain-chant fait homme. De même que le Saint-Roch en bois, patron de la paroisse, im-

muable dans sa niche peinturlurée, de même que le Bon Dieu, dont la barbe multicolore s'épandait en éventail sur la muraille, au-dessus du maître-hôtel, le père Jacques nous semblait faire corps avec notre vieille église romano-ogivale, et comme elle, exister depuis des siècles.

Lorsque, le dimanche, à la grand'messe de dix heures, ayant passé sur sa veste de gros drap une soutane verdie par les ans et un surplis sans manches, d'un blanc douteux, il sortait de la sacristie à la suite du prêtre ; lorsque, ses gros souliers ferrés résonnant sur les dalles, il marchait droit au lutrin, se campait solidement dans sa stalle, se mouchoit avec bruit dans un vaste mouchoir à carreaux, ajustait ses lunettes, tournait les pages du lourd Graduel in-folio, et, d'une voix tonitruante, entonnait *l'Asperges me*,—sincèrement, nous admirions le vieux Jacques.

Vieux, oui, mais encore vert ; droit comme un pilier d'église, le crâne poli, les yeux ronds, les oreilles velues, le visage taillé à coups de serpe, sillonné de rides profondes, la bouche énorme, sans dents. Ah ! cette bouche ! De ce trou noir et béant, jaillissait une voix formidable, une voix puissante à dominer les cent trompettes de Jéricho. Les vitraux tremblaient, l'église tout entière en retentissait ; les murs, les colonnes de granit, les chapiteaux de la nef romane, les ogives du chœur, les boiseries de la chaire et des stalles, les cuivres des lustres et des chandeliers en répercutaient les éclats furieux. Dans les notes graves, cette voix avait des vibrations si intenses et si prolongées qu'elle faisait frémir l'église dans toute sa coque et dans toute sa mâture, de la fondation à la charpente, depuis les dalles de pierre jusqu'à la pointe fine du clocher d'ardoise.

—Ah ! le père Jacques !... il n'a pas de papillons dans les foies (*sic*), disaient naïvement les paysans de Chaillac.

Après plus d'un demi-siècle de service, de messes solennelles chantées à toute volée, de *Kyries*, de *Credos*, de *Sanctus*, de vêpres, de complies, de mariages, d'enterrements, le père Jacques connaissait à fond le répertoire sacré. A vingt lieues à la ronde, il n'avait pas son pareil pour enlever vigoureusement la messe majestueuse de Dumont, triomphalement le *Te Deum*, terriblement le *Dies ire*. Dans le *Dies ire* surtout, il était superbe. Certes, aux paroles latines il ne comprenait pas un mot. Mais il était inspiré, empoigné par les sublimes beautés de la mélodie. Sa voix, impétueuse, jetait des clameurs lugubres. Je l'entends encore lancer à pleins poumons le *Tuba mirum*. En vérité, c'était terrifiant. L'auditoire en frissonnait. Alors le vieux paysan apparaissait non plus comme un vulgaire chantre salarié au mois, mais comme l'archange de la fin du monde, emplissant de son souffle immense le buccin fatal du jugement dernier.

Cependant, si le père Jacques avait de la voix, il manquait de méthode, ou plutôt sa méthode consistait dans le mépris absolu du savoir. Il faisait une moue dédaigneuse quand il entendait parler d'art, de règles, de l'école moderne, de ces chantres élégants et prétentieux qui dirigent habilement leur voix, qui font une différence entre les longues et les brèves, qui groupent avec adresse certaines notes, qui ménagent des pauses selon le sens ou le rythme, etc., etc. Tout cela, pour lui, était fantaisie pure. Ces chantres-là étaient des jeunes gommeux sans valeur et sans expérience, évidemment stylés par les vicaires mondains du chef-lieu. Une méthode ? Allons donc ! La sienne était celle de la libre et fruste nature. Un bon creux et de la vigueur, il n'en fallait pas davantage pour faire un chantre hors ligne.

Et le père Jacques chantait toujours, benglait toujours à pleine voix. La variété, l'art des nuances lui étaient inconnus ; il morcelait les phrases musicales, hachant le rythme, martelant puissamment les sons. Son robuste organe de paysan primitif mettait toutes les notes en égale valeur, les détachant avec leur maximum de sonorité. Il assénait, pour ainsi dire, à grands coups de gueule.

Aussi, à force de crier, souvent il détonnait, sa voix ayant des tendances à monter. Le curé, le vieux curé, celui qui, comme Jacques, vivait dans l'église de Chaillac depuis des années et des

années, ne s'en apercevait guère : Il y était habitué. Mais, quand il mourut, son successeur, un jeune vicaire de grande ville, trouva insupportables les défauts du chantre. Il prit à tâche de les corriger. D'abord, il lui donna un diapason, en lui indiquant la manière de le consulter, pour revenir à la naturel. Jacques refusa ces "petites pincettes" en souriant.

Le jeune curé eut alors l'idée d'adjoindre au chantre un joueur d'ophicléide, chargé de le maintenir dans le ton. L'effet produit fut déplorable. Malgré les prodigieux efforts de l'ophicléide, le père Jacques s'obstina à détonner. A la troisième portée du premier morceau, les deux instruments, le serpent à pistons et le creux du chantre, n'étaient déjà plus d'accord. Sans se soucier des indications désespérées de son confrère, le père Jacques continuait victorieusement sa marche ascendante à travers les portées, les bémols et les bécarres ; l'ophicléide, à bout de souffle, était réduit au silence. La lutte recommença les dimanches suivants. Au bout d'un mois, le joueur d'ophicléide était sur le flanc, époumoné, l'instrument de cuivre relégué dans un coin de la sacristie, et le père Jacques maître de la place, aux applaudissements de toute la paroisse.

Mais le jeune curé n'abandonna pas la partie. Se soumettre ou se démettre, telle est le dilemme que mentalement il imposa au père Jacques. L'orgue à tuyaux depuis un siècle se taisait, croulant de vétusté. A grand frais il le fit rafistoler, et appela un organiste de Châteauroux.

La grande bataille s'engagea le jour de Pâques, dès le commencement de la grand'messe, dès le *Kyrie*, l'église bondée de fidèles. Le père Jacques il faut bien le dire, montra d'abord de la bonne volonté et s'efforça de suivre l'instrument accompagnateur. Mais, au bout de quelques minutes, sa voix rebelle se cabra, et, d'un bond, se jeta violemment hors du ton. Il chanta faux, le père Jacques, montant, montant toujours, suivant sa vieille habitude, et bientôt la dissonance devint intolérable. Alors, l'organiste eut recours aux grands moyens : il ouvrit le grand jeu, lâchant toutes ses écluses sonores, pédalant avec frénésie.

Et ce fut, dans l'église secouée comme un vaisseau de haut bord par les décharges de ses canonnades, ce fut un épouvantable fracas, un rugissement de tempête, un tonnerre assourdissant ; ce fut aussi une cacophonie à faire hurler tous les chiens du voisinage, car, au-dessus de cet ouragan du bruit, éclatait comme une fanfare, comme le cri du clairon dominant le tumulte de la mêlée, la voix perçante et de plus en plus détonnante du chantre invincible.

Oui, invincible : l'orgue, pour ne point crever ses tuyaux, dût s'arrêter, le laissant achever seul le *Kyrie* en criant comme un sourd. Même lutte pour le *Gloria*, même lutte pour le *Credo*, pour le *Sanctus*, pour l'*Agnus Dei* ; même effroyable vacarme "à faire voler en éclats toutes les surdités", et toujours même triomphe de la voix humaine sur les brutalités de l'instrument.

Décidément, le vieux chantre était indomptable, et, qui pis est, incorrigible. Le curé n'hésita plus. Il destitua le père Jacques, et le remplaça par un chantre de la nouvelle école, doué d'un organe modéré mais plus souple, un chantre plus habile et plus docile, que lui-même avait dressé en catimini.

Cette révocation fut un coup de foudre pour le père Jacques. Non qu'il se trouvât réduit à la misère. Paysan ladre, il avait des économies, amassées sou à sou, de quoi vivre sur ses vieux jours. Mais c'était dans son honneur et dans ses affections les plus chères qu'il se sentait atteint. Il avait conscience de son mérite, de ses droits acquis, et on lui fendait l'oreille avant l'heure, on le met-

LOCUTIONS USUELLES



I Les feuilles s'exercent.



II Prête-moi votre oreille.

tait impitoyablement au rancart. *Était-ce juste ?* Et cette vieille église paroissiale, ah ! comme il l'aimait ! Pendant si longtemps, il l'avait, pour ainsi dire, animé de son souffle ; pendant si longtemps il en avait fait vibrer l'âme et chanter les pierres de dur granit ! L'enlever au lutrin, l'expulser du cœur, c'était le chasser de sa maison, l'exproprier avec ignominie ; c'était lui voler quelque chose de lui-même, briser sa vie, le frapper mortellement. Quelle cruauté !

A partir de sa destitution, le père Jacques s'affaissa de plus en plus. Sa verte vieillisse devint sénilité. Son regard s'éteignit, ses mains se mirent à trembler ; il marcha courbé en deux, l'air triste, s'enfermant dans un mutisme douloureux.

Depuis qu'un autre avait pris sa place, jamais il ne franchit le seuil de l'église. Parfois, le dimanche, pendant la messe, on le voyait errer comme une âme en peine, puis s'asseoir en face du porche roman, sur un banc de pierre, au milieu de la place ensoleillée. De là, il entendait le ronflement des orgues, et, par échappées, quand la porte s'entr'ouvrait, le mince filet de voix de son successeur. Non, il n'irait plus à la messe.

Pourrait-il assister, sans pleurer de rage, au triomphe insolent de l'instrument maudit, au succès toujours grandissant du nouveau chantre, qui décidément faisait florès, dont l'art, la méthode, la voix de ténor étaient de plus en plus appréciés des dames de la bourgeoisie ? Non, mille fois non. Et, farouche dans sa défaite, le vieillard tournait le dos à l'église et rentrait chez lui avec le frémissement furieux d'un vaincu.

Un an, deux ans s'écoulèrent ainsi, et, un jour, le père Jacques dont la solide carcasse était enfin domptée par le désespoir, fut trouvé dans sa cuisine, étendu roide sur les carreaux de brique. Il n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux. On le coucha dans le lit campagnard aux lourds rideaux de droguet vert. Le médecin déclara ses soins inutiles.

Pendant trois jours le malade resta sans mouvement, plongé dans la léthargie du coma. Brusquement, le dimanche matin, à l'heure où le carillon de la grand'messe s'égrenait dans la limpidité du ciel bleu, le père Jacques se souleva, se dressa sur son séant, et, roulant de grands yeux vides, ouvrant, dans une grimace atroce, sa bouche énorme, sans dents, il entonna à pleine voix

le *Kyrie eleison*, le *Kyrie* des grands jours, le *Kyrie* de Dumont. Les notes retentissaient, éclatantes, et, par la fenêtre ouverte, s'entendaient jusque dans la rue, jusque sur la place. Les voisins accoururent en foule. Le vieillard chantait comme s'il eût retrouvé sa vigueur d'autrefois. Sans interruption, — comme une horloge qui soudainement se détraque, dont les rouages tournent et grincent sans fin, et dont la sonnerie expédie les heures avec une vitesse folle, — il dévida tout le répertoire de la messe, et le *Gloria*, et le *Credo*, et le *Sanctus*, et l'*Agnus Dei*.

Puis il attaqua le *Dies iræ*. La scène fut émouvante et terrible ; je me la rappellerai toute ma vie. Ce vieillard qui allait mourir chanta l'hymne funèbre avec une inoubliable expression. Jamais je n'ai rien connu de plus saisissant ni de plus épouvantable. Jamais je n'ai senti comme à cette heure suprême passer dans tout mon être le frisson de la peur. La voix du moribond avait des sonorités étranges, surnaturelles, que la parole humaine est impuissante à nommer. Et quand résonna la *Tuba mirum*, effrayant, lugubre, toutes les têtes se courbèrent, comme sous le vent d'une terreur irrésistible.

Arrivé au dernier verset, le vieux chantre joignit les mains, dans un geste de prière, et ce fut d'une voix déchirante comme un sanglot d'outre-tombe qu'il soupira :

*Pie Jesu Domine
Dona eis requiem,*

Et il mourut.

J. PORTIER.

QUI VEUT TROP SAVOIR, ETC

Deux jeunes filles sont accostées par une sorcière, qui leur dit que pour dix sous elle leur fera voir dans le mirage de l'eau d'un puits les figures de leurs futurs maris. Les jeunes filles acceptent, et arrivées près du puits, elles ne voient que leur propre face.

Les jeunes filles. — Mais nous ne voyons pas les figures de nos maris ?

La sorcière. — Eh bien ! quand vous serez mariées, ces figures que je vois ici appartiendront à vos maris.

UNE DIFFÉRENCE

Louis, (arrêtant son ami au passage). — Où vas-tu de ce pas précipité ?

Alfred. — Au bureau du journal L... L'animal, j'ai envoyé une correspondance contre les boodlers de la corporation que je signalai *Ame inquiète*, et il a mis *Ame en quête*.

SUR MESURE

Charles. — Pourquoi Ernest a-t-il dédié son poème à une anglaise ?

Alphonse. — Parce que son poème est rempli de pieds exagérés.

LES AVANTAGES D'UN BON VOISINAGE



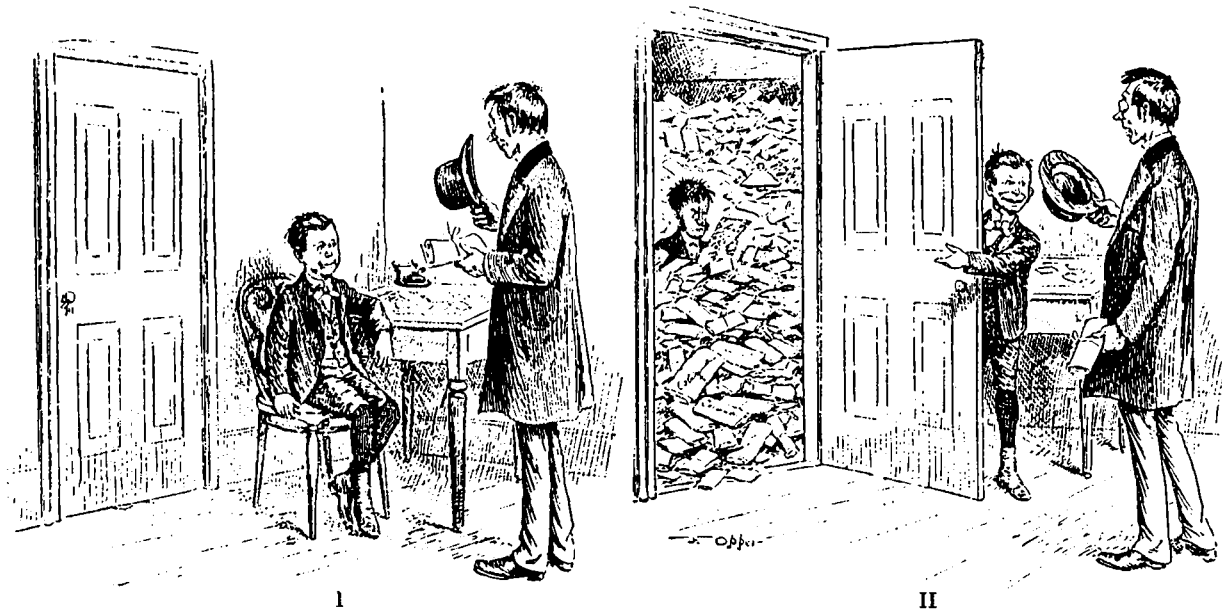
Dame en visite. — Et comment vous trouvez-vous de la vie à la campagne ?

M. Hill. — Charmé.

La dame. — Mais les voisins ?

M. Hill. — Délicieux. Ils achèvent de m'emprunter tout ce que j'ai. Le fait est qu'ils ne m'ont laissé que mes taxes.

LA QUESTION DU JOUR



I
Correspondant au petit messager du journal. — Je viens de faire un article sur les taxes. Je voudrais le soumettre au rédacteur.

II
Le garçon du bureau. — Voici le rédacteur qui reçoit les correspondances. Entrez.

VISITE IMPORTUNE

NOUVELLE INÉDITE

Entre Toulouse et Montréjeau, dans la vallée profonde où la Garonne, encore gamine, commence à gasconner son clapotis tapageur, s'élève un bourg, qui ressemble à tous les bourgs, et dont le nom, au dire des savants de la contrée, a eu ses petites entrées dans l'histoire du Languedoc.

Ce bourg a nom : Saint-Martory.

Un lourd clocher revêtu d'ardoises, sans caractère, dresse sa silhouette massive, au centre d'un groupe de maisons blanches, qui semblent se presser à ses pieds, en une bouseulade, comme un troupeau de moutons autour du berger.

Puis, se détachant de ce noyau, un long cordon de masures, coiffées de méchants toits de chaumie, ourle, pendant un quart d'heure, les deux côtés de la grand'route.

A quelques cents mètres des dernières bordes, à l'endroit où la route saute par-dessus la rivière sur un vieux pont tout délabré, un moulin étale sa façade enfarinée, avec des allures de maison cossue.

A gauche, perché sur la crête d'un coteau, qu'escalade un petit chemin creux, encaissé, tout juste praticable pour un montagnard et ses chèvres, on aperçoit un monceau de ruines rongées par la mousse ; quelques pans de murailles déchirées par de larges lézardes, emmaillottées de lierres et de chèvrefeuille.

C'était, racontent les anciens du pays, le manoir du noble seigneur d'Aurensan, orgueilleux séjour féodal, autrefois hérissé de pignons aigus, et flanqué de quatre tours énormes, où s'ouvraient ça et là des meurtrières béantes.

Les invasions des Espagnols, plus tard le maréchal de 93, ont fait rouler dans la Garonne les débris du vieux château, et l'aubépine fleurit aujourd'hui sur les tours écroulées.

Quand au moulin, dont le toit de briques rouges se détache comme une cocarde, sur un rideau de platanes, il était, en 1455, une dépendance du château.

A cette époque, le garçon de mouture était un bigourdan, des environs de Tarbes, nommé Toinou, un montagnard superbe, aux formes athlétiques, mais dont la simplicité, disait-on, égalait la vigueur.

Aussi, le dimanche, au sortir de la grand'messe, sur la blacette où les gars fiers et fraudeurs dans leur blouse neuve, se réunissaient pour regarder défilier les *gouyates*, servait-il de cible aux œillades enjôleuses des filles, aux propos effrontés qu'elles ne manquaient pas de lui décocher au passage, pour l'aguicher ! Mais Toinou n'avait garde de répondre à toutes ces avances. Il aimait déjà Catinous, la jolie meunière, la fille du patron, Catinous, qu'il espérait bien épouser après les paillasses prochaines.

Un beau brin de fille que la petite meunière,

grasse et ronde comme une palombe en octobre, brune à outrance, avec les cheveux qu'on aurait dit trempés dans du sang de mûres, et des yeux semblables à deux taches d'encre sur de l'émail blanc !

Avec cela, solide à la besogne, et ne rechignant jamais sur l'ouvrage.

Elle aussi aimait Toinou ; elle lui en avait fait l'aveu, et, comme lui, elle attendait avec impatience le jour de leur union, quand un malheur bien imprévu, vint brutalement renverser leurs chères espérances.

Chaque samedi, le père de Catinous se rendait régulièrement au marché de Saint-Gaudens, sous le fallacieux prétexte de se tenir au courant du prix des céréales, en réalité, pour faire à tous les cabarets de la ville des visites fréquentes et prolongées. C'était, disait-il, son système pour se consoler de la perte de sa femme, morte depuis six mois.

Mais un soir qu'il avait un peu trop caressé la chopine, le bonhomme mit le pied à côté de la planche étroite jetée sur l'écluse, et tomba dans la Garonne, dont le courant l'entraîna dans la cour du moulin.

Catinous se trouva ainsi orpheline.

Heureusement, la comtesse d'Aurensan, sa marraine, la recueillit au château. Le hail du moulin ne fut pas résilié. Toinou se mit à exploiter l'usine au nom de Catinous, avec d'autant plus d'ardeur qu'il pensait bien travailler un peu pour lui-même.

Par une froide soirée de décembre, le garçon meunier, assis sur un escabeau dans l'âtre de la stalle commune, se chauffait à un feu flambant de tourbe et de broussailles. Au dehors, la terre était toute ouatée de neige, et dans un ciel endeuillé de sombres nuages, la campagne était enveloppée de silence. Travailler par un pareil temps, il n'y fallait guère songer ; la Garonne était prise, et la roue du moulin, enserrée dans un corset de glace, restait immobile. Toinou pensait à Catinous.

Son rêve était même, paraît-il, si absorbant, qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Deux femmes entraient, emmitouffées dans leur capulet et grelottantes.

— Jésus ! Toi ! Catinous !... s'écria le jeune homme, en sentant une petite main s'appuyer sur son épaule... Ah ! mon Dieu !... Vous aussi, madame la comtesse... par un pareil temps !...

Il se frottait les yeux, en se demandant si cette double apparition n'était pas la continuation de son rêve.

— Oui, mon bon Toinou, répondit Mme d'Aurensan, je viens te demander l'hospitalité. La perte d'un procès me chasse du château, et après la sommation brutale de ma partie adverse, j'ai trop de fierté pour profiter des délais que la loi m'accorde. Le moulin même ne m'appartient plus ; mais, jus-

qu'au jour où l'ou viendra t'en exclure toi-même, tu es libre de nous y abriter. Pour l'instant, mes enfants, préparez le souper ; moi, je monte dans la chambre de Catinous, où je vais écrire quelques choses à nos amis de la cour.

Mme d'Aurensan n'était plus de première jeunesse ; elle avait quelque peu franchi la quarantaine, ce rocher de Leucate de la coquetterie, et cependant sa fraîcheur, son élégance naturelle, ce grand air de maîtrise, de domination souveraine qui se dégageait de toute sa personne, lui donnaient la saveur de ces beaux fruits mûrs, dorés par des soleils lointains. D'une philosophie charmante, légèrement sceptique, elle faisait gros dos contre les orages de l'existence, sans se laisser jamais abattre. D'après elle, les événements de la vie peuvent se prendre par les deux anses ; un bonheur arrivant toujours à

propos pour nous dédommager d'un revers. La bataille de Fontenoy, se plaisait-elle à raconter, où avaient été tués son mari et son oncle, le marquis de Maubourguet, n'avait-elle pas été pour elle en même temps une source de ruine et de fortune ?

M. d'Aurensan, criblé de dettes, avait vendu tous ses biens au marquis ; mais l'héritage de ce dernier revenait de droit à sa nièce.

Par malheur, elle ignorait que son oncle, grand-maître de l'artillerie du roi, avait fait au chevalier de Cardaillac-Canon, son lieutenant et son frère d'armes, une donation en règle du château de Saint-Martory et de ses dépendances. Aussi, quel ne fut pas son étonnement quand elle eut connaissance de la demande en restitution formée contre elle.

Le Parlement, saisi de l'affaire, donna droit au chevalier, et, le matin même, un huissier à verge avec sommé très légalement la comtesse de quitter le château dans le plus bref délai.

La comtesse envisagea son malheur avec son stoïcisme accoutumé. Désormais sans abri, privée de la majeure partie de ses revenus, il ne lui restait guère qu'une ressource : rejoindre à Paris ses nombreux amis de la cour, et tâcher, grâce à ses hautes relations, de relever sa fortune.

Evidemment, Catinous l'accompagnerait dans son voyage, décision qui était peu faite vous l'avouerez, pour remplir d'aise le cœur de Toinou.

Pendant un instant, tandis que notre gars était occupé à dresser le couvert, la salle commune retentit de jurons, de malédictions, de soupirs à fendre les rocs les plus durs.

Marquis, Chevalier, Parlement, tous furent gratifiés d'un volumineux paquet d'injures. N'étaient-ils pas cause de son malheur ? Ah ! il n'était pas riche ; mais il donnerait bien volontiers tout ce qu'il possédait, et son âme par-dessus le marché, à celui qui empêcherait le départ de Catinous, celui-là, fût-il le diable !

La dernière entrée dans le journal du professeur



“Je suis heureux d'avoir enfin confondu cet entêté de Pelage, qui ne connaît rien en fait d'histoire naturelle. C'est comme je le disais, l'ours attaque l'homme sans provocation.”

EUCHRE IS THE GAME



Madame X...—Comment madame Dinard est-elle sorti de son procès en divorce contre son mari? L'a-t-elle battu?

Madame Z...—Oui; un vrai Chicago.

I avait à peine prononcé ce vœu peu orthodoxe, qu'une violente secousse ébranla la porte et la fit s'ouvrir.

Les cheveux de Toinou se hérissèrent; ses jambes se mirent à flageoler sous lui.

Mille Dieux! Le diable se rendrait-il à son appel!

Il n'y avait pas à en douter. Il était là, en effet, à deux pas de lui, enveloppé des pieds à la tête, comme dans tout conte qui se respecte, d'un long manteau couleur de muraille.

De sa figure, on ne distinguait que les yeux, dont un surtout, le droit, flamboyait, comme une escarboucle, et semblait lancer des flammes. Sa démarche avait quelque chose de sec, de heurté, trahissait le fatal pied de boue attribué généralement à l'ange déchu par les vieilles femmes et les poètes.

La terreur de Toinou fut telle qu'il ne vit pas un second personnage entrer à la suite du premier, déposer une valise et disparaître.

Dans la salle, une demi-obscurité régnait; le vent, en s'engouffrant, avait éteint la lampe. Caché dans un coin sombre de la pièce, Toinou, à demi-mort de peur, suivait d'un regard effaré l'ombre sinistre qui s'approchait toujours, et dont la taille semblait démesurée à la leur rougeâtre et vacillante du foyer.

—Où es-tu donc, sacrébleu?... s'écria l'inconnu au manteau, d'une voix terrifiante. Vas-tu me laisser longtemps sans lumière, exposé à cette bise de chien!...

Désobéir, parut peu prudent à Toinou.

En moins d'une minute, la porte était close et la lampe rallumée.

—Que vois-je? Flamme et tonnerre!... Un souper!... Ces postillons ne sont déjà pas si sots d'avoir fait verser ma berline dans le voisinage de ton moulin!... Allons, à table! Et toi, mon brave, je te remercie du souper que tu m'offres.

—Mais, reprit Toinou, qui reprenait peu à peu son aplomb, je ne vous ai rien offert.

—Qu'est-ce à dire?

—Que ce souper est servi pour une dame, et que...

—Eh bien! je l'invite!... à condition toutefois qu'elle mangera très peu, car j'ai une faim de loup. Va le prévenir.

—Votre nom?

—Peu lui importe!

—Mais encore faut-il qu'elle sache qui vous êtes!

—Eh! sacrébleu! Dis lui que je suis le diable! cria l'inconnu en frappant du poing sur la table avec impatience.

Toinou frissonna de la plante des pieds à la racine des cheveux; mais il pensait à Catinous,

et la crainte de se voir enlever sa fiancée lui donna un courage surnaturel.

—Ah! Vous êtes le diable! Eh bien tant mieux! cria-t-il, c'est mon affaire! Nous allons passer marché ensemble.

—Au fait, répliqua son interlocuteur, en le toisant des pieds à la tête, je ne demande pas mieux. J'ai précisément besoin en ce moment un valet de chambre, je te prends à mon service. Tu connais sans doute les conditions d'usage?

—Si je les connais! répondit Toinou; je suis prêt à signer le pacte que vous exigerez de moi.

Au même instant, Mme d'Aurensan entra.

Sur quelques mots que Toinou lui glissa à l'oreille, la comtesse s'approcha de l'étranger.

—Qui êtes-vous, Monsieur, lui demanda-t-elle avec politesse, et à quoi devons-nous l'honneur de votre compagnie?

Mais elle n'obtint aucune réponse, car celui qu'elle interrogeait venait de faire une remarque alarmante. Le menu du souper se résumait en un simple poulet froid, et Catinous semblait se disposer à prendre sa part de ce repas déjà trop maigre.

L'inconnu machinait un plan qui le laissât seul maître de la position.

—Mesdames, dit-il, je suis quelque peu endommagé par les fatigues de la guerre, et mon âge m'autorise à m'écarter un peu des égards que tout galant homme doit à la beauté. Je vous demanderai donc la permission de me mettre à l'aise... Or ça! marouille! ajouta-t-il, en se tournant vers Toinou, commence les fonctions! Prends d'abord ce bijou, que je recommande de ne pas briser.

Et il retira de son orbite, l'œil flamboyant qui avait tant effrayé le prétendu de Catinous.

Les deux femmes se levèrent, en donnant des signes d'épouvante.

Quant à Toinou, bien décidé de ne plus s'étonner de rien, il tendit une assiette, reçut le dépôt qu'on lui confiait, et posa sur la table ce plat de singulière espèce.

Mais leur convive n'avait pas encore terminé sa toilette.

Il présenta l'un de ses bras au garçon meunier. Ce bras, se détachant aussitôt de l'humérus, fut placé près de l'œil par l'intrépide valet de chambre.

Mme d'Aurensan et la jeune fille pâlissaient de plus en plus.

—Ne craignez rien, leur dit tout bas Toinou, je le connais... c'est le diable!

A cette déclaration peu rassurante, Catinous affolée se précipita hors du logis, en poussant des cris aigus.

La comtesse ne la suivit pas encore; mais elle sentit ses genoux se dérober sous elle, et faillit s'évanouir, lorsqu'elle vit la jambe de l'inconnu se détacher comme le bras, et rester entre les mains du garçon meunier.

Mme d'Aurensan néanmoins ne bougeait toujours pas, obéissant à un sentiment de curiosité plus puissant que la crainte.

Ce n'était pas le conte de l'effrayant gentilhomme, qui se démontait ainsi pièce par pièce.

—Allons, sacrébleu! Ce n'est pas fini, dit-il à Toinou; ôte-moi cela!

Il portait à son front l'unique main qui lui restait.

Pour le coup, c'en fut trop. La comtesse, croyait qu'il allait également se faire deviser la tête, suivit l'exemple de Catinous.

Elles coururent au château demander du secours.

Cependant l'inconnu riait aux larmes, tout en attaquant avec une vigueur peu commune le poulet, dont il venait par ruse de s'assurer la propriété. Il mangeait ferme, et buvait sec.

Quand il ne resta plus du souper que les cadavres des flacons, et le squelette déchiqueté de la volaille, l'inconnu se leva.

—Maintenant, dit-il à Toinou, tu vas rattacher ma jambe, et nous irons rassurer ces dames. L'hôtellerie de la belle étoile offre trop peu de confortable pour elles par un temps pareil. Eh bien!... cette jambe!... où l'as-tu fourrée?

—Ah! la jambe?... Elle est là-dedans, répondit le fiancé de la meunière, en frappant sur les panneaux d'une solide armoire en chêne, qu'il venait de fermer à double tour.

—Es-tu fou?

—Au contraire; et je vous déclare que vous l'aurez, ainsi que le reste, à la seule condition de me donner assez d'or pour acheter tout le domaine d'Aurensan.

—Qu'est-ce à dire, maraud?

—Ah! c'est à prendre ou à laisser, monsieur le diable! Je vais vous expliquer la chose: Mme la comtesse d'Aurensan, que vous venez de voir, ne quittera plus le pays, si je lui rends son château, et j'épouserai Catinous à coup sûr.

—Quoi! cette dame est la comtesse d'Aurensan, cria l'inconnu, en bondissant sur son siège.

—Elle-même, en personne. Vous devez bien le savoir, puisque vous êtes le...

—Ça, vite, ma jambe, et dépêchons!... Flamme et potence! moi qui venais me marier avec elle. Je viens de faire du joli!

—Vous marier, vous? dit Toinou, éclatant de rire.

—Pourquoi pas?

—Avec votre profession?

—Quel profession, marouille? Je te donnerai cent coup de canne, pour ne m'avoir point averti. Mais aussi, quelle idée de se loger en un moulin! Voilà bien les femmes! Ne lui avait-on pas accordé deux jours! Et moi, qui m'arrête ici pour réparer le désordre de ma toilette, et pouvoir me présenter demain frais, dispos, irréprochable de tenue!... Mille millions de bombes! rends moi ma jambe, misérable, ou gare à tes os!

Ah! ouïche!... Ce n'était pas ainsi que notre Toinou l'entendait. Encore une de ces ruses habituelles du diable! C'était bon pour les sots de s'y laisser prendre! Donnant, donnant!... Il était bien résolu à ne rien restituer que contre de beaux écus sonnants.

Du coup, l'inconnu furieux lui lança la vaiselle, les pots, les gobelets à la tête.

Le gars, retranché derrière un immense dres-soir, soutint le siège avec d'autant plus d'intrépidité qu'il ne courait aucun risque. En vain, l'assiégant proposa-t-il plusieurs capitulations, lui, ne démorait point de son ultimatum.

Tout à coup, au plus chaud de la bataille, une véritable armée, domestiques du château, chapelain en tête, fit irruption dans la salle.

Pour échapper au déluge d'eau bénite, dont on l'inondait, le chevalier de Cardaillac-Canon, (car c'était lui que Toinou prenait pour le diable,) s'empressa d'énoncer ses noms et qualités.

Il s'inclina devant la comtesse, revenu avec ses gens et lui dit:

—Ma foi! belle dame, le marquis de Maubourguet, mon compagnon d'armes, a su que vous aviez passablement collaboré à la ruine de d'Aurensan! S'il lui a plu de vous punir, il ne me convient pas de m'enrichir de vos dépouilles, à moins qu'un second hymen ne vous répugne trop. Je suis de bonne race, Madame, et l'on m'a surnommé De Cardaillac-Canon, parce que j'ai eu l'honneur aux ennemis de la France. Je reconnais que de leur côté, ils s'en sont vengés, en me débarrassant d'un œil, d'une jambe et d'un bras, pertes que je répare tant bien que mal avec du postiche. Ces mutilations... glorieuses vous feraient-elles peur?

Pour toute réponse, la comtesse, qui ne pouvait dissimuler son émotion, lui tendit la main, qu'il porta à ses lèvres.

—Bravo! s'écria le chevalier. Maintenant, puisqu'il faut que je traite avec toi, continua-t-il en s'adressant à Toinou, je donne ce moulin pour dot à Catinous. Mais rends-moi tout ce que tu m'a pris! C'est de convention!

Le garçon meunier s'empressa d'ouvrir l'armoire et d'opérer la restitution.

—Quant à vous, l'abbé, dit Cardaillac au chapelain, c'est deux mariages que vous aurez à faire: gardez votre eau bénite pour la bénédiction nuptiale.

Et tout le monde reprit gaiement le chemin du château.

HENRY LAGUENS.

Ripans Tabules have come to stay.

RIEN NE PRESSE



Entalée rejoignant Odile en route pour l'église. — Dépêche-toi, ou tu vas arriver la messe commencée.

Odile. — Ne crains donc pas.

Entalée. — C'est qu'il passe dix heures !

Odile. — Permets-moi de te présenter l'organiste.

ERREURS ET SUPERSTITIONS

Que d'erreurs, de préjugés et de superstitions subsistent encore dans nos campagnes, malgré le développement si considérable de l'instruction.

N'est-il pas intéressant d'étudier quelques-unes de ces superstitions, si profondément enracinées dans l'esprit du peuple et d'opposer au merveilleux qu'on prête à certains faits l'explication naturelle qu'en donne la science ?

LES ABEILLES

Il est encore d'usage dans beaucoup de nos campagnes d'orner la ruche des abeilles d'un crêpe noir lorsque vient à mourir un membre de la famille ; les paysans étant convaincus que toutes les abeilles mourraient s'ils ne prenaient cette précaution. L'instinct des abeilles est certainement digne d'admiration, mais il y a loin de cela à cette excessive sensibilité dont les gens pas trop crédules ont bien voulu les douer.

Pendant longtemps aussi, on a cru que la reine des abeilles n'avait pas d'aiguillon ; que les abeilles mouraient après avoir piqué avec cet aiguillon ; qu'elles récoltaient le miel tout fait sur les fleurs.

Le savant Réaumur a prouvé :

1o. Que comme toutes les autres abeilles la reine était pourvue d'un aiguillon.

2o. Qu'après avoir piqué les abeilles ne mouraient point, mais seulement que tout le venin était contenu dans la première place et, par conséquent, les autres piquées qu'elles pouvaient faire après n'étaient plus dangereuses.

3o. Qu'elles ne trouvaient pas le miel tout préparé mais qu'elles prenaient dans le calice des fleurs une poudre fécondante qui se transformait en miel et en cire par un travail s'opérant dans leur estomac.

LES ARAIGNÉES

Araignée du matin, chagrin ; araignée du midi, souci ; araignée du soir, espoir : et vite on s'empresse, pour détourner le danger qui nous menace, d'écraser sans pitié la malencontreuse idée de se montrer soit le matin, soit le midi, comme aussi on laisse circuler en toute sécurité celle qui le soir est pour beaucoup de personnes un signe d'espérance.

Les Romains, eux, avaient un autre genre de présage ; en sortant de leurs maisons ils consultaient le vol des oiseaux pour savoir de quel côté ils devaient diriger leurs pas, ce qui souvent leur faisait manquer des affaires des plus importantes. Nous comprenons et admettons ces faiblesses en

temps d'ignorance, mais au siècle où nous sommes elles sont impardonnables.

Au point de vue de l'histoire naturelle, l'araignée est très curieuse à étudier. Lowehoeck, naturaliste hollandais, a constaté que le fil dont elle fait sa toile est composé de quatre fils tressés ensemble comme une corde, mais ce qui est le plus merveilleux, c'est que chacun des fils est lui-même composé de mille fils composant le fil unique.

Bien des gens ont aussi peur et dégoût des araignées, il est cependant bien avéré qu'elles ne sont nullement malfaisantes et Lalande, qui les croquait à belles dents, assurait qu'elles avaient un excellent goût de noisettes. Nous admettons parfaitement que tout le monde ne soit pas très friand de ce régal, mais au moins les araignées ne doivent inspirer aucune crainte.

LA CORDE DE PENDU

On enchaîne, dit-on, la fortune à son char en ayant dans sa poche un bout de corde de pendu. Nous avons peine cependant à nous imaginer que jamais personne ait eu l'idée de se munir de cet étrange porte-bonheur.

Il existe aussi un préjugé bien plus stupide et des plus barbares, c'est de croire que l'on n'a pas le droit de couper la corde d'un pendu avant l'arrivée des autorités. Les plus funestes conséquences ont été souvent la suite de cette stupide idée et il est arrivé que l'on a laissé mourir des personnes que de prompts secours eussent certainement rappelés à la vie.

LES FEUX FOLLETS

En certains quartiers, il est encore avéré que les feux-follets que l'on voit voltiger à la surface des marais et aux abords des cimetières sont les âmes des trépassés. La science venant encore une fois de plus au secours de la raison, a parfaitement démontré que ce phénomène était purement physique ; la putréfaction des cadavres et les dé-

LES MARIS PERFIDES



Mademoiselle Colombe. — Que penses-tu de monsieur Honneur ?

Madame Beaver Hall. — Il me paraît assez gentil, mais il a les cheveux rouges ; et tous les hommes aux cheveux rouges sont trompeurs.

Mademoiselle Colombe. — Mais ton mari a les cheveux rouges.

Madame Beaver Hall. — Mon mari ne les a pas tout à fait rouges... Cependant, il les a assez rouges.

Faites bien tout ce que vous faites



Le vieux moraliste. — Sais-tu ce qu'il arrive aux petits garçons qui content des mensonges ?

Le gamin. — Ah ! oui. Ils s'en sauvent toujours, quand ils savent le tour.

pôts sulfureux et bitumineux qui se forment au fond et au bord des marais, ont la propriété de dégager un gaz composé de phosphore et d'hydrogène, s'emflammant instantanément au contact de l'air.

Ce gaz étant d'une excessive légèreté, le moindre mouvement dans l'air lui imprime une direction ; le déplacement d'air causé par la marche d'un homme suffit pour attirer dans la direction de cette marche le feu follet, qui marche si vous marchez, qui court si vous courez, ayant ainsi l'air de vous poursuivre. C'est surtout cette circonstance qui a donné tant de poids à la fable dont nous avons parlé.

LES COLIMAÇONS

Croire que tous les colimaçons sont aveugles est encore une erreur accréditée.

Il est vrai que leurs yeux sont très petits, ce qui a pu faire croire qu'ils en étaient dépourvus ; ils se trouvent placés à l'extrémité de leur tentacules, appelés vulgairement cornes. Un autre préjugé consiste à croire aussi que la tête repousse aux colimaçons après la leur avoir coupée. Adamson n'a jamais réalisé ce prodige après en avoir décapité des milliers.

PRIS AU MOT

Madame de Laviedure. — Je me demande pourquoi nous nous sommes mariés, nous sommes si différents l'un de l'autre !

M. de Laviedure. — Vraiment ! tu me flattes !

Ripans Tabules banish pain.

MÉDECIN HABILE

Dr Lefarceur. — Oui, monsieur, tel que je vous le dis, j'ai arraché des centaines d'hommes de la tombe.

Bouleau. — Vraiment ! Quand donc ?

Dr Lefarceur. — Quand j'étais étudiant.

UN RENDEZ-VOUS

Une fille de l'Armée du Salut. — Jeune homme, n'entrez pas dans ce bar ; c'est le vrai chemin vers l'enfer.

Le jeune homme. — Je n'ai pas le temps de vous parler aujourd'hui, madame ; nous nous rencontrerons plus tard.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XXIV.—ALARME.

(Suite)

—Si seulement nous pouvions battre en retraite... —poursuivit Roncevaux ;—mais la chose est impossible, et nous voici prisonniers dans ces touffus d'arbres, peut-être jusqu'au jour !...

—Je le crains... —murmura Denis.

—Et,—reprit le lieutenant,—une fois le jour venu, comment sortir d'ici sans être vus ?

—Denis fit un mouvement d'épaules qui signifiait clairement qu'il n'en savait rien.

—Et encore,—continua Roncevaux,—pourvu que cette valetaille n'aille pas imaginer de fouiller le petit bois où sont nos chevaux. Si le diable voulait que cela arrivât, notre présence dans le parc sera trahie : on fouillerait jusqu'au moindre massif, et nous serions obligés de jouer du couteau et du pistolet pour nous tirer d'affaire...

Tandis que ces paroles s'échangeaient entre les bandits, une idée subite et qui ressemblait à une inspiration traversa tout à coup l'esprit de Réginald.

—Les chiens !—s'écria-t-il,—les chiens !... leur instinct, cette nuit, vaudra mieux que notre intelligence !... Mina, cours lâcher Pluton et Phanos !... Cours, mon enfant... Ce sont eux qui retrouveront ta sœur...

Mina ne se fit point répéter deux fois cet ordre. Elle bondit comme une jeune biche et disparut sous le vestibule.

Au bout de moins d'une minute, les deux nobles lévriers dont nous avons déjà parlé s'élançaient aux pieds de leur maître et lui léchaient les mains avec de petits cris d'amour.

—Marguerite est perdue,—leur dit le vieillard, comme s'il eût parlé à des êtres doués de raison.—Cherchez votre maîtresse, mes braves bêtes, cherchez cherchez !...

Les lévriers parurent comprendre. Au moment où le vieillard prononçait le doux nom de *Marguerite*, une sorte de gémissement sourd succéda sans transition aux démonstrations de leur joyeuse tendresse.

Un éclair d'intelligence humaine brilla dans leurs grands yeux arrondis. Ils tournèrent avec inquiétude vers le parc leurs cous flexibles et leurs museaux effilés. Soudain, leur poil se hérissa. Leurs lèvres se retroussèrent en un rictus formidable et laissèrent voir leurs dents blanches et acérées, en même temps que leur gémissement plaintif se métamorphosait en un grondement sinistre.

XXV.—DENIS ET VAN GOËT.

—Cherchez !... —répéta le vieillard,—cherchez !... cherchez !...

Pluton et Phanos bondirent à la fois du haut du perron sur le gazon de l'esplanade.

Comme s'ils s'étaient donné le mot et partagé la besogne, ils s'élançèrent l'un à droite, l'autre à gauche, avec l'intention évidente de gagner les deux grandes allées qui s'enfonçaient dans le parc.

Mais, soudain, après quelques bonds, ils s'arrêtèrent à la fois et aspirèrent fortement la brise de la nuit. Un hurlement rauque et farouche s'échappa de leurs gosiers contractés par la colère. Ils se rejoignirent et prirent leur élan vers la touffe d'arbres derrière laquelle se cachaient Denis et Roncevaux.

—Tonnerre !—murmura ce dernier,—voici qui va mal !... Au nom du diable, capitaine, reculez de quelques pas et mettez le couteau à la main...

—J'ai mes pistolets... —répliqua Denis.

—Non ! non !... pas de pistolets !... gardez vos deux coups de feu pour les ennemis que nous aurons bientôt sous les bras, et puisque nous sommes fourrés dans le guépier, sortons-en le mieux possible !...

Roncevaux n'avait point achevé ces paroles, que déjà Pluton et Phanos, l'œil en feu et la gueule menaçante, se précipitaient dans le massif.

Pendant une seconde, face à face avec les deux bandits, ils se raidirent sur leurs jarrets nerveux et semblèrent choisir leur proie.

Cet incident d'indécision fut court.

Les lévriers bondirent à la fois.

Pluton s'élança sur Denis.

Phanos attaqua Roncevaux.

Denis para ce choc terrible avec une vigueur et une présence

d'esprit surhumaines. Au moment où les crocs acérés du vaillant animal allait le saisir à la gorge, il étendit son bras armé d'un couteau à deux tranchants. L'arme disparut jusqu'à la poignée dans le gosier du noble Pluton, qui retomba en arrière, roide mort et sans pousser un gémissement.

Roncevaux fut moins heureux. Son coutelas glissa sur le poil rude et hérissé du lévrier. Phanos lui enfonça ses dents dans le haut du bras droit.

Le bandit laissa tomber son arme et ne put qu'à grand peine contenir un cri terrible.

Les crocs sanglants du chien broyaient, comme dans un étai de fer, les chairs, les muscles et les nerfs. Sous cette étreinte horrible et dévorante, Roncevaux allait s'évanouir de douleur.

Heureusement, Denis était là. Il frappa Phanos entre les deux épaules et d'un seul coup trancha net la colonne vertébrale. La mort fut foudroyante. Comme Pluton, Phanos roula sur le gazon au milieu d'une mare rougeâtre, formée par son sang et par celui de Roncevaux.

Tout ceci s'était passé, sans bruit.

Sur le haut du perron, Réginald et Van Goët attendaient toujours.

—C'est étrange,—dit le baron au bout d'un instant,—on n'entend plus les chiens.

—C'est étrange en effet,—appuya le banquier.

—Si, cependant,—poursuivit Réginald—on dirait qu'ils avaient flairé derrière ce massif la présence d'un ennemi... Ce hurlement rauque qu'ils ont poussé tout à l'heure en changeant de direction, est bien le même par lequel ils annoncent qu'ils voient ou qu'ils devinent le sanglier dans sa bauge...

—Donnent-ils de la voix en chassant ?—demanda Van Goët.

—Toujours.

—Et maintenant ils se taisent !... Qu'est-ce que cela signifie ?

—Je ne sais ; mais encore une fois, c'est étrange !

Van Goët tira de sa poche une paire de très-petits pistolets à canons d'argent ciselé. Il les arma tous deux et descendit les premières marches du perron.

—Où allez-vous ?—dit Réginald.

—Je vais voir ce qu'il y a derrière ce massif,—répondit le juif en désignant l'endroit où les lévriers avaient disparu.

—Peut-être est-ce dangereux... —répliqua le baron.

—Qu'importe ?

—Alors je vais vous suivre...

—S'il y a du danger, à quoi bon ?

—Comment ! à quoi bon ?... Il s'agit de ma fille, et je vous laisserais vous exposer sans moi ?... Vous n'y songez pas, mon hôte...

—Soit ; mais du moins, prenez vos armes.

Réginald comprit que Van Goët avait raison. Il entra dans le vestibule pour prendre une des carabines toutes chargées qui se trouvaient réunies en un trophée de chasse.

Pendant ce temps, le banquier avait achevé de descendre les marches, et il traversait rapidement l'esplanade, au moment où Réginald sortait pour la rejoindre, il allait tourner l'angle du massif que nous connaissons.

—Attendez-moi !—lui cria le baron.

—Oui... oui... —répondit Van Goët, mais sans ralentir son pas.

Et il disparut derrière les touffes de verdure, un pistolet à chaque main et prêt à faire feu.

Les clartés molles de la lune ne pouvaient pénétrer qu'à grand peine à travers le feuillage épais.

Van Goët ne vit rien d'abord.

Seulement, il n'avait pas fait cinq ou six pas dans le massif, que son pied heurta un objet d'une nature étrange.

C'était le cadavre de Pluton.

Van Goët se baissa. Il frissonna en touchant le poil rude et trempé de sang du lévrier.

—Ah ! cria-t-il en se relevant,—baron !... prenez garde à vous !...

Mais il n'eut pas le temps d'achever la phrase commencée. Une main le saisit à la gorge. Une voix stridente murmura à son oreille : —Juif maudit, je t'ai manqué à l'auberge du *Paucon blanc*, mais, ici, je ne te manquerai pas !

Et, en même temps, le coutelas de Denis traversait de part en part la poitrine de Van Goët.

—Au secours !... —balbutia ce dernier dans le râle de l'agonie,—au secours !...

Et il tomba.

En tombant, ses mains défaillantes pressèrent la détente de ses pistolets. Les deux coups partirent à la fois ; mais les balles labourèrent le sol sans atteindre Denis ou Roncevaux.

—Me voici !... —criait le baron,—tenez bien !... me voici !

Et, malgré son grand âge, il semblait voler sur le gazon de l'esplanade.

Mina, restée seule en haut du perron pleurait et se tordait les mains.

—Capitaine,—murmura Roncevaux d'une voix faible,—vous êtes vengé, mais l'alarme est donnée, et si l'on trouve ici, nous sommes

perdus... Fuyons donc, et hâtons-nous, car je perds tout mon sang, et mes forces s'épuisent...

—Viens... —répliqua Denis, et appuie-toi sur moi, je vais te soutenir.

Et tous deux s'élançèrent comme des serpents et suivirent, à travers les sinuosités du parc, le même chemin tortueux par lequel ils étaient venus.

Au moment où Réginald pénétra dans le massif, un profond silence y régnait.

Il appela le banquier d'une voix frémissante d'inquiétude. Van Goët ne pouvait répondre.

Il siffla les lévriers. Les nobles animaux n'entendaient plus la voix du maître.

Des laquais, attirés par le bruit des coups de pistolet, apparurent au détour d'une allée.

—Ici ! —leur cria le baron.

Ils accoururent.

Nous savons quel spectacle s'offrit aux yeux épouvantés de Réginald.

Cependant les deux chevaliers du poignard poursuivaient leur course furieuse parmi les détours des massifs. Denis soutenait et entraînait Roncevaux, dont les forces défaillaient de minute en minute.

A droite, à gauche, en avant, en arrière, ils voyaient, comme des feux follets sur un marécage, passer dans les allées les lueurs vacillantes des torches portées par des valets effarés.

Roncevaux s'alourdissait de plus en plus et chancelait à chaque pas. Denis sentait une sorte de vertige lui monter au cerveau.

Enfin ils atteignirent la brèche pratiquée dans les clôtures du parc.

Mais devant cette brèche se trouvaient deux gardes-chasse du château, debout et la carabine à la main. A la vue de Denis et de son compagnon couvert de sang, ces hommes appuyèrent instinctivement la crosse de leur arme à leur épaule droite.

—Place ! —cria Denis.

—On ne passe pas ! —répondirent les gardes-chasses. — Faites un pas de plus, et vous êtes morts !

Par un mouvement prompt comme l'éclair, Denis dégagea son bras du bras de Roncevaux et saisit ses pistolets.

Une quadruple détonation retentit : celle des deux coups de Denis et celle des carabines traquées sur lui.

Atteints mortellement dans la poitrine, les gardes-chasses tombèrent à la fois.

—Allons !... —s'écria le capitaine des bandits, —allons, Roncevaux, la place est libre !

Mais le lieutenant, au moment où le bras de Denis avait cessé de le soutenir, était tombé sur ses genoux, puis tout de son long, la face contre terre, et ne donnant pas signe de vie.

XXVI. — MARGUERITE ET MINA.

Denis crut d'abord que Roncevaux était mort, frappé au cœur d'un coup de carabine.

Il souleva ce corps inanimé et le retourna. Le lieutenant n'avait pas reçu de nouvelles blessure, son évanouissement provenait de la blessure faite à son épaule par la morsure de Phanos, et de l'énorme perte de sang qui en était résultée.

Pendant quelques secondes Denis songea à abandonner Roncevaux. Mais il réfléchit que, sans lui, il lui deviendrait impossible de trouver la grotte perdue au fond des bois et dans laquelle attendait le reste de la bande et Marguerite prisonnière.

Son parti fut pris aussitôt. Avec cette force prodigieuse et invraisemblable qui réside toute entière dans le système nerveux surexcité, et que l'homme trouve à son service en certaines circonstances urgentes, il saisit le corps de Roncevaux, l'enleva dans ses bras, et, pliant sous ce lourd fardeau, il franchit la clôture et gagna la campagne.

Après quelques centaines de pas dont la durée lui parut éternelle, il atteignit le petit bois et trouva les chevaux attachés au même endroit où il les avait laissés.

Par un dernier et suprême effort, il hissa Roncevaux sur sa selle, où il l'assujétit solidement. Il s'élança lui-même à cheval, après avoir essuyé son front baigné d'une sueur froide ; il saisit la bride de l'autre monture et il se dirigea à travers champs vers le lieu où il s'était séparé du gros de la troupe.

Il lui fallut plus d'une heure pour y arriver, à cause de la lenteur de sa marche.

A peu de distance se voyait la lisière du bois qui recélait la bande mystérieuse. Mais comment arriver à cette grotte, dont il ignorait le chemin ? Sans les indications de Roncevaux c'était une chose complètement impossible. Or, le mouvement du cheval n'avait point dissipé le profond évanouissement de Roncevaux.

Cependant le temps pressait.

Réginald, sans nul doute, allait organiser une poursuite immédiate, et la traînée sanglante que le lieutenant blessé laissait derrière lui sur la route rendait les traces bien faciles à suivre.

Dans cette extrémité, Denis eut recours à un expédient d'une énergie féroce.

Avec la pointe de son couteau il fouilla les chairs meurtries et sanglantes de l'épaule de Roncevaux.

La douleur fut atroce, car le lieutenant ouvrit aussitôt les yeux en poussant un gémissement déchirant.

—Si tu tiens à notre vie, —lui cria Denis, — redeviens un homme et commande à ta souffrance... sans cela nous sommes perdus !..

Et, en peu de mots, il le mit au courant de la situation où ils se trouvaient.

Roncevaux reprit à l'instant même toute son énergie et ne répondit que ce seul mot : — Venez.

Et, poussant son cheval pour le faire passer le premier, il s'engagea dans le bois dont, malgré l'obscurité, les sentiers étroits lui semblaient parfaitement familiers.

Bientôt une voix rude, étouffée à dessein, murmura tout près des cavaliers :

— Halte-là !

En même temps, la faible clarté que les nombreuses étoiles tamisaient à travers le feuillage mit une lueur fugitive sur le canon d'une carabine.

— Capitaine et lieutenant, —répliqua Roncevaux.

— Passez.

Roncevaux se tourna vers Denis.

— Nous sommes arrivés, —dit-il, — et il était temps, pardieu ! car je sens que je m'évanouis de nouveau...

Nous devons à nos lecteurs une brève explication.

Comment avait-il pu se faire que l'alarme eût été donnée au château précisément au moment où Denis et Roncevaux allaient tenter leur coup de main, même avant le premier acte d'hostilité de leur part ?

C'est bien simple.

Nos lecteurs savent déjà qu'après ce souper si triste auquel nous les avons fait assister dans un des chapitres précédents, Réginald s'était retiré dans son appartement.

Marguerite et Mina avaient regagné leur chambre commune. Marguerite était en proie à une sombre et profonde préoccupation qui ne pouvait échapper à la tendresse clairvoyante, quoiqu'un peu enfantine, de Mina.

— Chère sœur, qu'as-tu donc ? — demandait cette dernière avec inquiétude.

— Rien... je n'ai rien... que veux-tu que j'aie ? — répondait cette dernière d'un ton qui décelait toute l'agitation de son âme.

— Tu me caches quelque chose...

— Moi ?

— Oui, toi... je le vois, j'en suis sûr...

— Ah ! quelle idée ! — balbutia Marguerite avec un sourire contraint et douloureux qui faisait mal à voir.

— Tu as du chagrin ? — insinua tendrement Mina.

— Et quel chagrin veux-tu que j'aie ?

— Je l'ignore, puisque je te le demande.

— Chère Mina, tu es folle...

— Oh ! non ! tu es pâle, tes yeux sont rouges... Est-ce naturel, cela ?

— En effet, je suis un peu souffrante, mais je t'assure que cela ne sera rien...

(A continuer.)

SOREL, 11 février 1892. — Je, soussigné, ai fait usage du *Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette* pour une bronchite dont je souffrais depuis une année. Ce sirop m'a non seulement guéri de cette bronchite, mais aussi de la gravelle et de calculs des reins dont je souffrais beaucoup depuis trois ans et dont j'ai failli mourir il y a deux ans. Je suis maintenant en parfaite santé, tous les symptômes de ces maladies ayant complètement disparu depuis à peu près trois mois. — J. B. ROUILLARD, Inspecteur général des Mines de la province de Québec.

MONTRÉAL, 18 février 1892. — Je, soussigné, certifie que mon petit garçon, âgé de sept ans, a été guéri par le *Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette*. Il avait contracté la grippe l'hiver dernier et aucun remède n'avait pu le soulager. Sa toux était des plus violentes et très pénible pour nous. Vers le mois de juillet, alors que sa toux était devenue très grave, il fit usage de ce sirop merveilleux et la guérison s'opéra après l'emploi de deux flacons. Le *Sirop de Térébenthine* a de plus fortifié ses poumons, car il n'a pas toussé depuis et est maintenant en parfaite santé. — J. A. DESROSIERS, No 111 rue Saint-Christophe. (Agent de la succession Skelly), 1598 rue Notre-Dame.

MONTRÉAL, 29 février 1892. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D., No 217 rue des Commissaires. *Monsieur*. — Je souffrais, depuis 22 ans, d'une bronchite grave, accompagnée d'oppression et que j'avais contractée pendant la guerre Franco-Prussienne. J'ai fait usage tant en France qu'au Canada de plusieurs remèdes réputés importants, mais sans aucun résultat. Je suis maintenant parfaitement guéri après avoir fait usage de 4 flacons de votre *Sirop de Térébenthine*. Je suis heureux de vous donner ce certificat et souhaite, pour le bien de l'humanité, que ce sirop soit connu partout. — AUGUSTE BOUESNEL, Gérant des annonces du *National*.

UN INSECTE ASSASSIN.

Si je veux parler du *Cerceris tuberculé*, car tel est le nom de l'assassin dont il s'agit, ce n'est pas simplement parce qu'il tue certains animaux pour s'en nourrir : c'est là un fait vulgaire, commun, qui ne peut nous étonner ; mais ce qui est surprenant, c'est la manière dont il s'y prend.

Voici comment procède maître Cerceris, qui, soit dit en passant, est un insecte hyménoptère, à ailes transparentes, assez abondant dans le sud de la France. Ce personnage vit dans des terriers qu'ils creuse dans le sol vers la fin de septembre pour y déposer ses œufs qui, à la belle saison prochaine, deviendront des larves, puis des adultes. Mais ces œufs, il ne les verra pas éclore : il mourra bientôt, et cet assassin se préoccupe de ce que deviendront ses enfants.

Ses petits se nourrissent d'animaux, et encore leur faut-il des animaux frais, vivants, et non des cadavres. Il s'agit donc de leur procurer un petit troupeau qu'ils pourront croquer à loisir ; il faut leur préparer une bonne provision de viande fraîche dont ils se nourriront en attendant d'avoir acquis une force suffisante pour pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

Mais comment préparer ce gibier ? Peut-on l'enfermer vivant dans les petites chambres souterraines où sont déposées les larves ? Non ; il pourrait peut-être s'échapper ; peut-être pourrait-nuire aux œufs et les dévorer pour son compte ; et enfin, il pourrait mourir et ne servir de rien à ces larves qui, comme l'Ogre du Petit Poucet, n'aiment que la viande fraîche. Évidemment il faut s'y prendre d'une autre façon, et c'est cette façon de faire qui est merveilleuse ! Le Cerceris sait, par sa propre expérience, quelle est la nourriture qui convient à ses enfants : ce sont aussi des insectes, du genre nommé Bupreste. Il faut croire que les Buprestes constituent pour les larves de Cerceris un régal particulier. Eh bien, notre Cerceris va chercher les Buprestes, et d'autres insectes dont il apprécie la chair, et s'attaque courageusement à eux. Chose curieuse, ces insectes succombent rapidement : ils se débattent d'abord avec vigueur, puis tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, on voit le malheureux gibier cesser de s'agiter ; il se laisse faire et le Cerceris l'enlace dans ses pattes, et l'emporte avec lui malgré son poids parfois double de celui du chasseur. Le gibier ne bouge plus, ... il est mort.

Non, les Buprestes ne sont pas morts, leurs membres restent souples, les couleurs ne changent pas, le corps ne se pourrit pas. C'est à croire qu'ils ont été endormis par le Cerceris, comme on endort les personnes qui vont subir une opération, au moyen du chloroforme ou de l'éther. Mais le Cerceris n'a ni chloroforme ni

éther. Alors qu'a-t-il bien pu faire au Bupreste pour le paralyser de la sorte, sans le tuer ? C'est ici qu'est la singularité de l'opération. Le Cerceris procède comme le ferait le physiologiste le plus habile, et qui connaîtrait le mieux les fonctions du système nerveux.

Vous savez tous que c'est par les nerfs et la moelle épinière que le cerveau commande à nos membres de se remuer, de marcher, de voler. Or, on sait que si l'on coupe tel nerf, on en abolit la fonction : il ne remplit plus son rôle, et les muscles auxquels il se rend sont paralysés. On sait aussi qu'il y a différents points dans la moelle où il suffit de faire une petite coupure, pour paralyser une grande partie ou la totalité du corps. Ce corps cesse de remuer, mais il n'est pas mort pour cela : il est engourdi, et peut vivre assez longtemps dans cet état sans manger ; vous comprenez bien que ce corps qui ne travaille plus n'a presque plus besoin de nourriture : ce qu'il y a de graisse dans l'insecte suffit à le nourrir et à entretenir la vie. Eh bien, le Cerceris a piqué et coupé une certaine partie du système nerveux ; il a paralysé pour toujours sa proie qui reste vivante bien que ne remuant plus, et chez qui la respiration et la circulation continuent à s'effectuer. Comment a-t-il réalisé cette paralysie ? A-t-il des scalpels pour couper les nerfs ? Non certes, mais il a un aiguillon comme celui que portent les guêpes et les abeilles au bout de leur corps, un aiguillon piquant et tranchant, qui perce les tissus et va couper les nerfs avec une grande facilité.

L'assassin connaît l'anatomie de ses victimes. Il sait parfaitement bien en quel point il faut piquer pour atteindre les nerfs : c'est cette piqûre qu'il a faite au Bupreste qu'il tenait tout à l'heure, et dès que la piqûre a été faite, le Bupreste est demeuré immobile, paralysé. Il sait même qu'il faut piquer trois endroits différents, mais voisins, pour produire une paralysie complète, et il sait que les Buprestes sont plus commodes à paralyser que beaucoup d'autres insectes. La breuve que la paralysie est bien due à l'aiguillon, c'est qu'on peut, en piquant avec une aiguille l'endroit voulu, déterminer le même phénomène.

N'est-ce pas merveilleux, et quel étrange instinct ?

II. DE V.

(Le Petit Français Illustré.)

MAL PRIS

Elle.—Il pleut à torrent et madame Bonenfant est ici. Je n'ai que mon beau parapluie de soie de dix piastres, veux-tu lui prêter le tien ?

Lui.—Y penses-tu ? je n'en ai qu'un seul, et c'est celui de son mari ; son nom est dessus.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 28 NOVEMBRE
Après-midi et soir.)

Grande Production du Magnifique
Drame

THE FIRE PATROL

Décors de toute beauté, chevaux et machine
à vapeur, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

THE LONDON GAIETY GIRLS.

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 28 NOVEMBRE,
matinées Mercredi et Samedi.

LA SENSATION EUROPÉENNE

CURRENT CASH

La Comédie-Drame la plus puissante qui fasse
partie de répertoire théâtral depuis ces dernières
années.

Magnifique mise en scène. Décors et effets
scéniques saisissant.

Troupe d'acteurs de mérite.

Sièges en vente au magasin de musique de
Sheppard, au magasin de la Cie New-York Piano,
à l'Hôtel Windsor et au Balmoral Hôtel, de
9 a. m. à 5 p. m.

Semaine prochaine : STRUGGLE OF LIFE.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-
poser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE OCTOBRE

24,500 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE
CHOCOLAT MENIER
Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

VIN de VIAL

TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT

Au QUINA
SUC DE VIANDE
PHOSPHATE de CHAUX

Le Tonique le plus énergique
que doivent
employer Convalescents,
Vieillards, Femmes,
Enfants débiles
et toutes personnes délicates.

Composé des substances
absolument indispensables
à la formation et
au développement de la chair
musculaire et des
Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour
combattre l'Anémie sous toutes ses formes. Chlorose, Phtisie, Dyspepsie,
Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant
de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur
et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. Toutes Pharmacies.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

A. LEOPRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCURSALE A SHELBROOKE; A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1a-1 oct



UN VRAI SUCCES.

Le Rév'd A. Antoine, de Refugio, Tex., écrit : "Autant que je puis le juger je crois que le Tonique Nerveux du Pere Koenig est un vrai succes. Je souffrais d'une maladie nerveuse excessivement douloureuse, et ayant fait usage du Tonique je me suis guéri; je suis bien encore comme autrefois."

CHUTE NIAGARA, ONT., 8 july, 1889.

J'ai commencé à faire usage du Tonique Nerveux de Koenig en mai 1888. Avant de prendre cette médecine j'ai fait usage de bien d'autres remèdes, mais je n'en éprouvais aucun bien, me sentant sans cesse fatigué mentalement et physiquement. Je n'ai pas cette sensation avec le Tonique et je suis convaincu qu'en suivant un traitement avec ce remède je trouverai bientôt la santé.

EAST GLENSVILLE, N. Y., 16 oct, 1890.

J'ai fait usage d'une bouteille du Tonique Nerveux du Pere Koenig pour étourdissement et pour malade de tête nerveuse. Tout ce que vous recherchez de votre fameux remède a parfaitement réussi, même plus. Je souffrais depuis un bon nombre d'années.

DAME P. HANCE.

GRATIS -- Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulaires, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées,
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

BAUME RHUMAL

Remède infallible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.



REGULATE THE
STOMACH, LIVER AND BOWELS,
AND
PURIFY THE BLOOD.
A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 5 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Écrire à M. E. Bonhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delegrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Fauchon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNETTE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAILLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Placo Louvois, Paris France.

PILOLES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de La Bibliothèque à Cinq Cents.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York